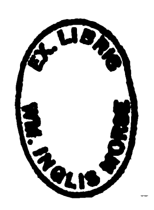



EX LIBRIS
WM. INGLIS MORSE



L'ORDRE DES FRERES PRECHEURS

ET

LES INSTITUTIONS RELIGIEUSES,

PAR

F. X. DEMERS,

Avocat et Rédacteur du *Courrier*.

ST. HYACINTHE.
1873.

ERRATA.

3ème Page, 2ème col ; 14ème ligne. Au lieu de : *Qui dederit* &c. Lisez : *Quamdiù fecistis uni ex fratribus meis minimis, mihi fecistis*. Math. 25.41.

10e Page, 1ère col ; 19e ligne. Au lieu de : Intervenu, lisez : Intervenue.

Même page, 2e col ; 24e ligne. Au lieu de : A bu, lisez : but.

11e Page, 2e col ; 50e ligne. Au lieu de : Quand la philosophie aura également mérité du genre humain. Lisez : Quand la philosophie aura également bien mérité du genre humain.

15e Page, 2e col ; 25e ligné. Au lieu de : Animé ; lisez : animée.

17e Page, 1e col ; 20e ligne. Au lieu de : Sous elle ; lisez : Sous son régne.

19e Page, 1e col ; 39e ligne. Au lieu de : Caractériques. Lisez : caractéristiques.

Même page, 2e col ; 1e ligne. Au lieu de : Cett ; lisez : cette.

20e Page, 2e col ; 2e ligne. Au lieu de : Andalisme ; lisez : vandalisme.

21e Page, 1e col ; 15e ligne. Au lieu de : Disciple, lisez : discipline.

Même page, même col ; 28e ligne. Au lieu de : Vasseaux ; lisez : vassaux.

29e Page, 2e col ; 3e ligne. Au lieu de: Jusqu'iei, lisez : jusqu'ici.

Même page, même col ; 38e ligne. Au lieu de : Révolut ou ; lisez : Révolution.

L'ORDRE DES FRERES PRECHEURS

ET LES

INSTITUTIONS MONASTIQUES.

Nous faisons trève, un instant, aux luttes de parti ; nous fermons l'oreille au bruit des agitations et des passions en effervescence de notre monde politique, plus que jamais tourmenté par la tempête qui secoue violemment le vaisseau de l'État, pour entrer, calme et respectueux, dans cette atmosphère sereine des études religieuses, où l'on respire plus à l'aise, où la vie de la foi se développe largement en notre âme, étant plus près de Dieu. Sur ce terrain où nous voudrions exercer exclusivement notre zèle et consacrer notre plume, nous sentons que nous n'avons plus d'ennemis. Car le peuple canadien est un peuple de croyants ; dans ses veines coule pur de souillures, le sang magnanime des Croisés. Les traditions que nos pères, partant des rivages bénis de la France, ont emportées sur cette terre d'Amérique, se sont conservées intactes dans la mémoire et le cœur de leurs descendants. Le contact d'une nationalité étrangère ne les a ni affaiblies ni corrompues. Et s'il fallait marcher derechef à la delivrance du St. Père, ce ne serait plus des centaines, mais des milliers d'hommes qui s'offriraient pour tenter l'entreprise, sans demander autre chose que le triomphe qui devrait couronner le dévouement à sa cause.

On connait en Europe notre attachement profond au culte de nos aïeux : on l'admire, quoiqu'on n'ait pas la force de le pratiquer. En plusieurs pays maintenant, on y combat le catholicisme à outrance ; on supprime les associations monastiques, attendu qu'elles sont les sentinelles avancées de l'Eglise : ou si on les tolère, on leur ravit tout ou partie de leurs biens, pour leur interdire l'exercice sublime du ministère de la charité dont elles ont eu le monopole en quelque sorte, ou pour les réduire à l'impossibilité d'étendre partout le règne pacifique de la vérité. Mais la Providence est là qui saura déjouer les coupables calculs des persécuteurs, et tirer pour nous d'une situation en apparence désespérée de nouveaux motifs de nous attacher sans réserve à une Religion que persécutent les puissants, parce qu'ils savent bien ne pouvoir l'enchaîner à leurs chars de triomphe.

Bientôt peut-être, les Religieux seront honteusement expulsés d'Italie, ils le sont déjà du Mexique et de l'Empire d'Allemagne, ils le seront plus tard de l'Autriche, de la Belgique, de la France, de l'Espagne, si la marée révolutionnaire monte toujours ! Où iront-ils ces nobles proscrits et victimes du Césarisme, qu'on récompense des services rendus à l'humanité par un arrêt de proscription, aussi cruel pour eux que la mort ? Les uns resteront malgré tout sur le théâtre de la persécution où les retient et les fixe leur devoir : là, agenouillés au milieu des épaves, en face d'une croix

de bois qui a sauvé le monde, et tenant entre leurs mains l'autel sur lequel ils auront entretenu le feu sacré, ils poursuivront en secret leur œuvre d'enseignement et de pardon parmi ceux que n'aura pas entrainés l'apostasie générale. Les autres, obéissant au conseil du Sauveur à ses apôtres, chercheront une hospitalité périlleuse dans des contrées barbares pour civiliser et instruire, ou se répandront sur ce continent dans l'espoir d'y recevoir bon accueil : et leur confiance en la générosité des populations américaines ne sera pas déçue. L'exode tardera-t-il longtemps à s'ouvrir ? Nous craignons de répondre : notre foi nous ordonne d'espérer, même contre toute humaine espérance ; et le réveil, annoncé récemment par la grande voix de l'*Univers*, nous dira s'il arrive, de ne pas empirer le présent en désespérant de l'avenir.

Quelsque soient les événements qui se préparent, demeurons fermes en notre croyance dont la vérité et la durée sont indépendantes des pouvoirs de la terre ; tenons-nous unis sous la bannière du clergé qui est investi par l'autorité spirituelle dont le siége est à Rome, du gouvernement et de la direction de nos âmes. Gardons-nous d'oublier un moment qu'à lui seul nous devons la conservation de nos mœurs, de nos institutions les meilleures, et de cette fidélité constante aux principes, de cette parfaite soumission aux lois, de ce respect aux puissances, qui ne nous rendent pas indignes de servir d'exemple aux plus glorieuses nations d'outre-mer. Le Canada a été fait par des prêtres comme une ruche par des abeilles. Le missionnaire a precédé le colon au sein des forêts vierges du Nouveau-Monde. La croix,—qui brille au clocher de nos églises, qu'on salue respectueusement sur les routes où elle se multiplie pour nous faire songer au but principal de notre voyage en cette vie,—a consacré le sol en le touchant, bien avant qu'il eût été déchiré par le soc de la charrue. Par ce qu'elle a accompli en ces lieux autrefois désertes solitudes, estimons et aimons assez la Religion pour honorer, chérir et écouter ses ministres !

Et si notre ancienne mère-patrie à laquelle nous devons tout ce que nous sommes, à qui nous tenons par le fond même de nos entrailles, se souvient parfois au milieu de ses inénarrables épreuves, que nos évêques ont besoin de religieuses pour fonder des maisons d'éducation ou des établissements charitables ; qu'ils ont un égal besoin de pieux, savants et dévoués pasteurs pour coopérer au salut des fidèles de leurs diocèses respectifs : rappelons-nous alors que c'est de la France que sont sortis nos martyrs du siècle passé, et que d'elle nous pouvons encore attendre des sauveurs !

Telle est la fécondité merveilleuse de l'arbre de l'Eglise que ses branches couvrent le globe de leur ombre, et telle sa puissante vitalité que rien n'est capable de l'abattre ou de le frapper seulement de stérilité. Les rameaux, greffés sur ce tronc divin par les fondateurs d'Ordres Réguliers, deviennent participants de sa nature immortelle, *divinæ consortes naturæ* ; leurs semences, portées de toutes parts par les vents orageux du monde, renaissent et grandissent de l'Orient à l'Occident. Vainement une révolution sacrilége, qui se pénètre de plus en plus de tous les caractères de l'esprit du mal, a juré dans son sanhédrin infernal, l'anéantissement prochain de ces sociétés d'enseignement, de prédication et de bienfaisance.

Elles vivront, en dépit de toutes les résistances contraires ; elles se rajeuniront dans les persécutions organisées contre elles par Bismark et ses lâches séides. Elles ne sont pas faites pour s'éteindre et mourir, puisqu'elles puisent leur principe en des sources surnaturelles. Elles ne seront pas abandonnées des peuples comme elles le sont de la plupart de leurs gouvernants, puisque, au lieu de compter pour leur maintien sur des intérêts transi-

toires, sur des considérations temporelles, sur le caprice ou la faveur des conducteurs de l'Etat, elles s'appuient plutôt sur des vérités et des sentiments, lesquels étant la consolation de toutes les misères, leur conquièrent ou leur attirent tous les cœurs ! L'histoire redit avec admiration le bien immense dont leur est redevable le passé ; et nos annales ont des pages émues sur les œuvres de piété héroïque de la *Sœur Marie de l'Incarnation*, sur les travaux apostoliques des fils de St, Ignace, sur le martyre des Pères Lallemant, Brébeuf et Garnier.

Aujourd'hui, une bonne nouvelle, mise en circulation par la presse, a comblé de joie le pays tout entier. Sa Grandeur, Mgr. Larocque, anxieux de marcher constamment sur les traces de ses saints prédécesseurs, qui ont doté leur ville épiscopale de deux nouvelles communautés religieuses, et mû par une de ces grandes pensées qui sont une inspiration du ciel, appelle auprès de lui un disciple de St. Dominique, le Révérend Père Bourgeois, pour établir à St. Hyacinthe une succursale de l'Ordre fameux qui a donné à l'Eglise trois de ses plus illustres défenseurs : St. Thomas, St. Vincent Ferrier surnommé de son vivant l'Ange de l'Apocalypse, et le Père Lacordaire !

Nous saluons enfin au milieu de nous les hommes qu'a formés le très éloquent conférencier de Notre-Dame, dont la mort fut un deuil universel. Une foule avide se pressera autour de leur chaire pour se nourrir de ce pain fortifiant des intelligences, qui est la parole de Dieu : Témoins et objets tout ensemble de l'enthousiasme que ne manqueront pas de soulever leurs discours, les Frères Prêcheurs en Canada croiront n'avoir point quitté la France où l'on goûte si bien les choses de l'esprit.

Comment exprimer dignement notre reconnaissance au vénérable prélat qui nous procure ce bonheur ! Quelles expressions de gratitude pourront égaler la grandeur du bienfait ?....

I.

L'Eglise, née d'un acte de foi dans l'enceinte du Cénacle, a reçu de son Maitre la mission de prêcher la vérité qu'il lui a révélée toute entière, et de remédier aux misères qui pullulent parmi les humains. *Ite, docete gentes*, a-t-il dit à ses apôtres avant de leur fixer rendez-vous dans les cieux, et cet ordre suprême auquel ceux ci se hâtèrent d'obéir, s'est transmis de siècle en siècle à leurs successeurs jusqu'au jour où nous le transcrivons. En une autre circonstance, ces belles paroles étaient sorties de ses lèvres : *Qui dederit pateram aquæ in nomine meo, vitam æternam habebit.*—Dans ces deux préceptes sont compris les importants devoirs qui incombent au ministre de Dieu. Ils ont germé et fructifié dans les âmes ; ils ont créé du même coup le ministère évangélique et l'apostolat de la charité ; ils ont engendré, à l'heure marquée dans les décrêts providentiels, tous les Ordres Religieux. Il n'en fallait pas plus pour leur donner leur raison d'être, et la force surnaturelle qui triomphe des obstacles. La Papauté, devenue puissante tandis que tout s'affaiblissait ou tombait autour d'elle, les consacra de ses mains, les féconda de son souffle, et les prit sous sa haute protection.

Avec l'assistance et la direction du St. Siège, ils ne tardèrent pas à couvrir la face de l'Europe et à se multiplier même dans les régions infidèles. Le pauvre eut des protecteurs dévoués, le malade, des secours inattendus ; les coupables, des juges pleins de miséricorde ; et le mourant, sur sa couche funèbre, put contempler à son chevet un ange terrestre qui lui montrait la route du Ciel et l'aidait à en atteindre le terme.

L'égoïsme, qui avait régné en monarque absolu au milieu des civilisations antiques, vaincu à demi par les disciples de la Croix, s'en allait expirant avec les derniers efforts de la barbarie ; et une ère nouvelle s'annonçait radieuse à l'horizon des peuples qui en

saluaient joyeusement l'aurore. Le moyen-âge dont l'historien admire encore l'imposante ruine, aussi étonné devant elle que le voyageur qui mesure du regard le rocher de la pyramide de Cheops récemment renversée de sa base, le moyen-âge fermait les temps anciens, et ouvrait, sous la domination du Christ, l'époque des merveilles, des grandes guerres pour un objet spirituel, des luttes formidables sur le champ de bataille des intelligences, et des dévouements dans la foi. Semblable au mancenillier, dont l'abondant feuillage invite l'imprudent à venir se reposer sous son ombre où il s'endort aussitôt du sommeil léthargique de la mort, le paganisme avait empoisonné de ses exhalaisons funestes les nations qui avaient cherché là leur abri ; et les Barbares déjà chrétiens à moitié, l'avaient violemment arraché du sol où il semblait avoir enfoncé à jamais ses racines.

La semence de l'Evangile pouvait difficilement repaître en fruits salutaires dans l'âme blâsée des Romains de l'Empire qui ne recherchaient de la vie que les voluptés, fuyant avec horreur le sacrifice et l'épreuve. Trop forte pour ces natures d'argile, presqu'étrangères aux sentiments élevés, insensibles à toute inspiration généreuse, impatientes du frein, dociles seulement aux sollicitations de la matière, considérant l'existence une partie de plaisir, une sorte de jeu du hasard, elle ne devait alors jeter de ramifications profondes que chez les Barbares, moins dégénérés que les vieux maîtres du monde. Pendant que les uns, énerves par le luxe et par une longue pratique de la servitude, s'acheminaient à pas rapides aux lieux où la Providence attend les peuples indignes de vivre, les autres, toujours au combat, rompus aux fatigues, d'une bravoure à toute épreuve, d'habitudes sévères, francs dans leurs actes et fidèles à leur parole, passionnés pour la gloire, méritaient de monter plus haut dans l'échelle sociale.

Le Christianisme leur en fournit les moyens. Propre à élever l'homme audessus de lui-même et de ses abjects instincts, il devait rencontrer leurs sympathies en s'offrant à eux comme la divine expression de la dignité et de la grandeur humaine. Leur caractère sérieux et leur imagination si féconde étaient faits pour se prêter aisément à la sublimité et à la variété des dogmes catholiques. Leur esprit qu'ils n'avaient point eu l'occasion d'exercer dans de hautes contemplations, allait se plonger avec une espèce de charme dans ces profondeurs mystérieuses qui attirent le génie. Tout présageait donc qu'ils n'accueilleraient pas avec mépris l'annonce de l'heureuse nouvelle, et les faits ont confirmé ces prévisions. On serait néanmoins dans l'erreur si l'on croyait que ces magnifiques résultats furent obtenus sans travail, sans dangers, sans des résistances séculaires. Des multitudes accoutumées à une sauvage indépendance, ne changent pas en un jour leurs coutumes, leurs idées, leurs croyances et leurs mœurs. L'ignorance, les passions, les préjugés furent longtemps invincibles chez ces hordes errantes qui ne reconnaissaient guère d'autre dieu que la force, d'autre vertu qu'une valeur sanguinaire, d'autre vice que la peur, et d'autre droit que l'épée. Un attachement opiniâtre les immobilisait à leurs superstitions s'accordant à leur horreur de la discipline et à leur amour du carnage. Or, il est certes plus malaisé de soumettre des cœurs farouches et rebelles que de convaincre la raison.

Chaque conquête de l'Evangile est une victoire remportée sur la nature et un miracle de la grâce, qui prouvent que cette doctrine émane de Dieu même.

Quand les Vandales, les Huns, les Goths, les Germains, ces redoutables exécuteurs des hautes œuvres de la suprême justice, eurent abattu l'hydre aux cent têtes du polythéisme, quand les prêtres des faux dieux, ensevelis sous les débris de leurs idoles, n'eurent

plus de temples pour faire trôner la prostitution et le scandale, pour de là semer l'erreur à pleines mains dans les foules; quand les institutions qui tenaient à l'idolâtrie se furent abîmées dans un déluge de sang, dans le mélange confus des peuplades de l'Orient, du Midi et du Nord momentanément unies par une même pensée de destruction; quand les vainqueurs, las de tant de massacres, environnés des ruines qu'ils avaient faites, se prirent à désirer le repos; et quand l'Europe, libre enfin du joug de la Rome païenne, voulut se donner de meilleures destinées : l'Eglise, restée l'unique pouvoir constitué après la tourmente universelle, préluda à la réforme morale et à la régénération politique en s'attachant les Barbares.

Grâce à la souveraineté dont il se trouva investi par la nécessité des temps et l'assentiment général, le clergé put rétroagir d'une manière efficace contre la violence et le brigandage qui pesaient d'un poids écrasant sur l'Europe. Il parvint à mêler et confondre dans une société nouvelle, les Romains et les Barbares, désormais liés entre eux par un culte commun et des aspirations identiques. Il releva le courage des uns, adoucit la férocité des autres, et fit surgir l'ordre du désordre, l'harmonie de la confusion, la civilisation de la barbarie. Il grava dans l'âme de chacun le triple respect de l'autorité, de la morale et de la propriété, le triple amour de Dieu, du prochain et de la liberté tempérée par le droit. C'est ainsi qu'en élevant le niveau de l'humanité, il acquérait une gloire impérissable : celle d'avoir exclusivement préparé les progrès réalisés depuis cette fameuse période.

La religion, alors, était partout, jusque dans l'air qu'on respirait; ce fut l'âge du merveilleux en toutes choses, et aussi, les actions merveilleuses éclataient de toutes parts. On était avide d'aventures, d'inventions, de prodiges; un souffle puissant d'avenir circulait au sein de cette jeune société qui n'avait de commun avec le passé que l'espérance. On ne doutait de rien; on avait foi au succès, et presque toujours, le succès couronnait les efforts. La sainteté marchait de pair avec l'héroïsme : seul, l'Ordre de St. Benoit, fondé au sixième siècle en Occident, fournit à cette couronne resplendissante de saints qui orne le chef auguste de l'Eglise, cinquante-cinq mille religieux honorés pour l'excellence de leurs mérites. Les découvertes qui ont renouvelé la face du monde matériel sont dues à ces moines dédaignés dont le nom dans le peu de cervelle d'un libre penseur, est synonime d'hébétude d'esprit. De sublimes vertus, une exubérance d'imagination, d'énergie et de vitalité distinguent ces siècles mitoyens, et leur impriment une physionomie originale qui entraîne et séduit le penseur. Il n'est pas surprenant que les chercheurs et les historiens, si nombreux aujourd'hui, se soient plu à explorer les immenses régions du moyen âge, qui, éclairées du soleil créateur de l'Evangile, rayonnent de vie et de lumière, comme une campagne printannière qu'on aperçoit au sortir de l'aurore vivant et s'animant, pour ainsi dire, aux rayons vivifiants de l'astre du jour.

Les mêmes impressions qui saisissent l'amant de la nature à la vue d'un paysage gigantesque où se mêlent la grâce et l'horreur, où l'œil se repose sur de frais abîmes de verdure pour plonger ensuite avec une joie sombre dans des précipices qui effraient et charment tout ensemble le regard; où les rochers, les cascades, les arbres, les fruits et les fleurs se confondent en un tout harmonique pour former un panorama si beau qu'il ne saurait être exprimé par la parole, le pinceau ou la plume: ces émotions ineffables qui ravissent et transportent au point qu'on oublie le reste du monde pour en jouir plus à l'aise, on les éprouve et plus profondes et plus

élevées quand recueilli en soi-même et pénétré d'une pensee religieuse, on contemple des yeux de l'esprit les grandes choses qui font l'époque la plus étrange, la plus brillante et la plus prodigieuse de l'histoire des temps où débordent les flots des Barbares, où agissent Charlemagne, Godefroy de Bouillon et Louis IX ; où pensent Thomas d'Aquin, St. Bernard, Abeilard, Scott, Bonaventure, Albert, Roger Bacon, Gerson, Pic de la Mirandole, Vincent de Beauvais ; où chantent les troubadours, Pétrarque, le Dante et le Tasse ; où supplient, commandent, bénissent et foudroient les Pontifes, plus puissants dans leur faiblesse que les autres dans leur force, plus invincibles par le verbe que les autres par l'épée ; où se déchaînent en Orient le torrent des Croisades, en Occident, un déluge incessant d'Arabes et de Maures ; où naissent et disparaissent tour-à-tour les scandales, les hérésies, les discordes, les guerres, les usurpations, les conquêtes, la violence domptée enfin par le droit ; où brillent Ste. Clotilde, Mathilde de Canossa, Elizabeth de Hongrie ; où les missionnaires combattent par la croix, les chevaliers par le glaive pour la cause commune de la Civilisation Chrétienne ; où jaillissent du sol des légions de soldats, de martyrs, de saints et d'apôtres ; où les flèches des basiliques et les âmes s'élancent vers le ciel ; où tout est grand dans l'ensemble, les institutions, les peuples, les papes et les rois : grand d'une grandeur surnaturelle qui ennoblit, idéalise et fait resplendir l'humaine grandeur ! Oui, Voltaire était sacrilége lorsqu'il avilissait pour les maudire ces âges de foi qui se déroulent à partir du tombeau de l'Homme-Dieu, en passant par les catacombes et les invasions barbares, jusqu'à la Renaissance des Grecs et à la Réforme de Luther !

Jamais on n'a plus vécu, plus aimé, plus espéré, plus souffert ; jamais on ne fut plus passionné pour le bien, jamais on n'eut plus d'aversion pour le mal. Jamais on n'usa de plus de rigueur contre les attentats et les crimes sociaux, contre les erreurs de l'entendement qui se répandent par les lettres et produisent les aberrations de conduite. Jamais on ne pratiqua plus largement l'amour de Dieu qui seul peut conduire à l'amour des hommes ! Il y eut des abus et des désordres, qui le nie ? L'homme était là tout entier avec ses idées, ses passions, et ses facultés bonnes ou mauvaises, ses grandeurs et ses misères ; il était là avec sa tête et avec son cœur; il s'agitait incessamment pour fuir ce qui abaisse et déshonore : s'il tombait, il avait au moins la vertu de se relever et de confesser ses coupables errements. Il renaissait ainsi à sa propre estime, et souvent s'élevait d'autant plus haut dans la sphère de la perfection qu'il était descendu plus bas dans le gouffre du vice.

L'homme de ces temps n'avait pas appris d'une philosophie mensongère à excuser et à pallier ses offenses ; il aurait craint de les redoubler en en faisant retomber sur Dieu même l'effrayante responsabilité. Il s'accusait, et n'accusait point la nature qui, régénérée par le sang d'un Dieu, ne se corrompt que par notre faute. Il croyait : là git le secret de cette force morale, mère de l'héroïsme, source de la sainteté. Il croyait, et c'en était assez pour lui faire sentir son devoir. Il était en général animé d'un tel respect pour la femme, qui plane sur l'existence de l'homme enfant pour l'élever et l'instruire, vieillard pour l'entourer de ses soins et lui aider à mourir alors qu'elle ne peut plus lui aider à vivre, qu'il ployait généreusement le genou devant elle. Cette douce société n'amollissait point son courage ; il se levait plus digne et plus ferme de ce noble abaissement devant la faiblesse et la vertu : toujours prêt à venger une injure, prêt à l'oublier, selon qu'il écoutait la voix de la conscience ou celle de l'honneur.

Serf, il travaillait à conquérir par le gain de chaque jour une indépendance noblement achetée à la sueur de son front. Baron féodal, il vendait ses biens et libérait ses vassaux de l'oppression du servage pour voler la croix sur la poitrine à la recouvrance des Saints Lieux. On lui disait qu'il y avait sur ces plaines inconnues de ses frères dans la foi gémissant sous la barbarie musulmane; on lui représentait comme une honte pour les chrétiens d'abandonner le sépulchre de Jésus-Christ aux mains des infidèles, et que Dieu le convoquait en Orient. Il n'en fallait pas plus pour enflammer sa valeur. Sans balancer, sans regarder en arrière, il partait, faisant retentir tous les rivages de ce cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Jamais motif plus grand ne souleva plus d'héroïsme dans l'âme humaine! De même qu'Alexandre s'en allant prendre possession de cette même terre d'Orient, où l'attendait une immortelle renommée, il laissait tout derrière lui, n'emportant que l'espérance.

Sous ses pas trembla l'Orient, le Sarrasin fit silence : un sourd pressentiment l'avertissait que le Dieu de Mahomet serait vaincu par le Dieu de la Croix. Jérusalem délivrée, Constantinople retardée dans sa chute déjà inévitable, des royaumes chrétiens créés au milieu des fanatiques du prophète, témoignent hautement de l'intrépidité, de la charité, de la constance et du génie politique qu'inspire le Christianisme. Le soldat se faisant pèlerin, portant d'une main le fer qui tue, et de l'autre, la croix qui sauve; marchant à la suite d'un humble Religieux à la conquête d'un tombeau, le seul qui n'ait pu retenir sa proie : voilà le plus beau spectacle de l'histoire! Il ne se reverra pas. Le monde n'est plus capable d'un pareil devouement ; il ne saurait atteindre ni cet excès de grandeur, ni cette humilité!

La chevalerie est une des créations qui appartiennent en propre aux âges héroïques de l'Europe. Cette institution fondée sur l'honneur, vivant de batailles, de gloire et d'amour, dont la grandeur d'âme et l'esprit de sacrifice formaient le naturel élément ; qui, pendant des siècles fit retentir le globe de cris de guerre et de chants de triomphe, naquit sous la bénigne influence de l'Eglise. Les sentiments qui donnaient la vie à ce grand corps dont la tête touchait le ciel, et qui marchait et respirait dans un peuple de héros, ces sentiments à la fois tendres, énergiques, compatissants pour le malheur et l'abandon, ne sont en substance qu'une transformation particulière de l'esprit chrétien qui est charité. Le chevalier, qui souvent rassasié de bruit et ramené plus intimement au culte des choses divines, s'enfermait dans une austère solitude, n'avait point à y refaire sa pensée, car au fond il ne changeait pas d'idéal, puisque l'idée de Dieu était d'ordinaire aussi présente à son imagination que celle des autres objets chers à son souvenir. Seulement, cet idéal autrefois obscurci par les passions de la terre, en se rapprochant de son principe, se dégageait peu-à-peu de tout alliage humain, et s'absorbait dans la méditation et la douce quiétude de la prière.

On dit que Scipion, le plus grand des Romains parce que, outre ses triomphes, il en fut le plus religieux, se retirait fréquemment loin de la foule pour passer des jours entiers à l'ombre des temples. Là, confondu parmi cette myriade de divinités silencieuses qui le faisaient rêver aux délices surnaturelles de l'Olympe, il écoutait les voix intérieures qui murmurent dans l'âme recueillie des contemplateurs et des poëtes. Le vulgaire le croyait inspiré, et un siècle après la mort de l'illustre proscrit, Cicéron feignait de l'avoir entrevu en songe pour mettre sur ses lèvres ce qu'il y a peut-être de plus beau et de plus vrai dans toute l'antiquité profane. Cette conduite, étonnante de la part d'un païen, était naturelle au

guerrier chrétien du moyen-âge. Il priait au milieu des camps comme au sein d'une retraite ; chaque fait d'armes élevait ses pensées vers le ciel. Avant le combat, on le voyait à genoux implorant du Dieu des armées la victoire ; après le combat, il se remettait en prière ; victorieux, il remerciait l'Eternel d'avoir béni ses efforts ; vaincu, il lui demandait protection pour obtenir une revanche éclatante.

Toujours il était au service de quelque cause digne d'être secourue ; il couvrait de son bouclier ce qui ne pouvait pas se défendre, ou chargeait de sa lance le musulman ou le barbare, traître aux lois des nations. Il courait par le monde au secours des faibles et des opprimés ; il délivrait ou vengeait les victimes, châtiait ou massacrait les bourreaux. Il rayonnait dans les tournois sous les regards charmés de puissantes châtelaines ; il éclatait, brûlait et renversait comme la foudre sur les champs de bataille. Il haïssait l'injustice, la punissait partout où elle se dévoilait à la lumière du soleil, ou la défaisait sans regret si lui-même l'avait commise par inadvertance ou sous l'effet d'une colère trop prompte à s'enflammer......

Mais hélas ! elle n'est plus cette chevalerie magnanime qui faisait de l'Europe le temple de la valeur inspirée par la foi ! Et qu'avons nous pour la remplacer ? Qui prend parti pour la faiblesse contre l'oppression ? Qui bataille pour la Papauté et l'Eglise ? Ces deux reines du temps passé, on les outrage, on les opprime en face de l'univers, et pas une épée ne se présente pour faire cesser ces insultes criminelles, pour supprimer cette lâche tyrannie. L'humanité dégénère : où sont les héros ? On les cherche, et on ne les trouve plus nulle part. Quelque chose s'est produit parmi les hommes qui a profondément appauvri la nature humaine restaurée par le Christ : c'est le protestantisme, c'est le philosophisme, principes dissolvants, qui tuent l'enthousiasme, étouffent les instincts généreux du cœur, et développent d'une manière effrayante l'égoïsme dans les âmes. " De petits hommes inconnus se promènent comme des pygmées sous les hauts portiques d'un autre âge. Sur leur front dur respirent l'égoïsme et le mépris de Dieu ;.... on les prendrait, non pour les fils, mais pour les baladins de la grande race qui les a précédés." (*Chateaubriand.*)

Le rôle de la Papauté dans cette ère de renouvellement social fut chrétiennement et politiquement sauveur : en ce sens l'ont apprécié nombre d'écrivains libres-penseurs. Elle régna et mérita de régner. Aussi était-elle chère aux peuples et aux rois ; elle imprimait l'impulsion à toute la chrétienté unie non moins fortement que les membres d'une même famille, dès qu'il s'agissait des grands intérêts religieux. D'une parole, elle armait d'immenses multitudes pour réparer les outrages infligés à la Religion ou reconquérir un sépulchre ; elle faisait surgir ce prodigieux mouvement des Croisades auquel avait songé Grégoire VII dans ses projets d'agrandissement pour l'Eglise ; elle instituait et perpétuait au milieu des Barbares, ces Trèves pacifiques pendant lesquelles le sang cessait de couler ; elle inspirait le génie d'un Saint Bernard et d'un Thomas d'Aquin ; elle semait avec une prodigalité touchante les hôpitaux, les couvents, et les universités, les premiers pour les besoins du corps et les tourments du cœur, les secondes pour les besoins de la pensée. De concert avec le peuple de travailleurs et d'artistes qui distingue cette époque de véritable renaissance pour les arts, elle érigeait des monuments, des palais, des églises, chefs-d'œuvre d'architecture qui élèvent l'imagination et découragent les habiles de nos jours. Enfin, elle mit la main à tout ce qui est resté digne de mémoire : rien de

grand, de beau et de bon dont elle ne fût l'initiatrice, la propagatrice ou l'auteur.

L'esprit chrétien avait intimement pénétré tous les rangs et toutes les conditions : depuis le monarque sur son trône jusqu'au laboureur attaché à la glèbe, chacun tournait avec amour son regard vers Rome comme si elle eût été l'astre qui émanât la lumière, comme si elle eût été une puissance dont l'intervention fût d'avance acquise dans le danger aux grands et aux petits : et on était loin de s'exagérer l'importance de son concours.

Le plus glorieux prince, le moindre des individus, écoutaient la parole qui tombait de la Chaire de Pierre, cet écho du Ciel, avec le même respect dont ils auraient été saisis s'ils eussent entendu tout à-coup la voix de Dieu retentissant à travers l'espace : en sorte que l'Europe, durant une période de sept siècles, composa une théocratie, administrée par plusieurs chefs, réellement gouvernée par un seul homme : le Vicaire de Jésus-Christ. Défendant tour-à-tour les nations contre leurs souverains, et ceux-ci contre leurs sujets mécontents, désordonnés ou rebelles, aux uns, elle enseignait la justice, la clémence et la modération ; aux autres, une déférence respectueuse, la soumission et l'observance des lois. Elle répétait que l'insurrection est un fleau pire et plus désastreux que le mal qui la provoque, mais que le despotisme oppresseur est un crime qu'elle ne saurait longtemps tolérer dans des âmes instruites et formées à la divine école du Maître universel. Présente en tous lieux à la fois, capable de tout entreprendre et de tout exécuter pour le régne de Dieu et l'avancement de la race humaine, parce qu'elle s'adresse aux croyants qui remplissaient alors l'univers : on la voit, toujours armée et toujours miséricordieuse, réprimer le scandale et les excès de pouvoir n'importe où ils se manifestent, flétrir et extirper les abus, se fussent-ils glissés au sein même de la hiérarchie, proscrire, après des résistances inouïes, la vente ou le trafic des dignités ecclésiastiques, maintenir d'une main inexorable le principe sauveur de l'unité i dissoluble du mariage, prévenir, clore ou arrêter une foule de guerres destructives, combattre pour l'Italie contre les coupables convoitises des Césars d'Allemagne avec cette énergie victorieuse que donne le patriotisme alimenté aux sources de la foi, faire dominer l'Eglise sur l'Etat en dépit des puissants et dans l'intérêt même de leur puissance, et pour résumer en un mot, raffermir de toutes parts le monde moral et politique sur ses bases ébranlées.

Mais ce fut surtout Rome qui bénéficia de l'influence salutaire du Pontificat Romain. Après l'avoir arrachée plusieurs fois à l'implacable avidité des Barbares, les Papes en firent le centre de la civilisation, le sanctuaire des lumières, le temple des arts; et soutinrent victorieusement son indépendance qu'elle a conservée pendant toute la durée du moyen-âge, malgré les potentats du Nord de l'Europe, qui, prétendant avoir succédé aux Césars, avaient résolu de fixer dans la ville aux sept collines la capitale de l'Empire. " *Or, la Papauté,* dit le rationaliste Lavallée, *apparaissait comme une sorte de pouvoir national intermédiaire entre le passé et le présent, seul apte à remplir le vide laissé par la disparition du pouvoir impérial.*"

Rome, ecrasée sous le talon d'Attila et d'Alaric, veuve de ses Césars qui avaient précipité sa chute par leur odieuse oppression, avait été secourue dans son epouvantable détresse par ses évêques qui, depuis trois siècles, ne s'étaient pas lassés de prodiguer leurs efforts et de sacrifier leur vie pour la préserver des vengeances qu'elle avait attirées sur elle en s'enivrant du sang des martyrs. Réduite à l'état de morne solitude par suite des dévastations

successives consommées par les vengeurs que la Providence avait ralliés contre elle des quatre points cardinaux, elle renaquit soudain de ses cendres à la voix des Pontifes, faible matériellement, mais spirituellement toute-puissante. La force lui échappait : elle s'arma du droit qui finit par soumettre la force. Elle s'était agrandie par les armes : elle grandit et toucha le ciel par l'idée. Elle avait voulu être tout par le glaive : sans le vouloir, elle fut tout par l'opinion. Elle avait dompté l'étranger par la guerre, guerre sauvage, infatigable, permanente : elle le reconquit par l'amour, amour descendu du Ciel pour régénérer la terre. Elle avait attisé le feu des discordes, elle était intervenu violemment dans toutes les querelles pour accroître son prestige et s'approprier les dépouilles, elle avait mis en œuvre la perfidie, l'astuce et l'audace pour absorber le monde dans ses flancs : par la bouche de ses derniers maîtres, elle prêcha l'amour, la concorde, la paix, la fraternité et la solidarité humaine. Grâce au Verbe divin qui créait sur leurs lèvres des expressions égales à la grandeur de leur dévouement, elle put être reine après avoir été esclave, une chose sacrée, inviolable, après avoir été le jouet et la tributaire du Barbare. Elle avait formé en quelque sorte une chaîne qui reliait ensemble les diverses parties des trois continents, constituant ainsi une unité factice au moyen de la matière ! elle devint, par l'esprit nouveau qui vivait et agissait en elle, le lieu universel des peuples, confondus dans l'admirable unite de la civilisation qui est sortie de la Croix. Alors qu'elle était le boulevard de l'idolâtrie, les nations s'étaient dépravées et abruties dans son sein : elles se civilisèrent et se spiritualisèrent à ses pieds lorsqu'elle fut la tête de l'Eglise. Au milieu de cette atmosphère corrompue qu'on respire par de là le Christ, elle composait la cité du mal par excellence ; elle est maintenant la cité de Dieu ; et certes, la majesté de la Religion qui la remplit toute entière, l'élève et l'honore plus qu'autrefois la majesté avilie de l'Empire. Elle a multiplié les hôpitaux, les maisons d'éducation et de secours, plus que jadis ses temples et ses arcs-de-triomphe. Sous l'empire des Néron, des Commode, des Vitellius, elle offrait l'aspect d'une espèce de lieu de passage habité par une population flottante et cosmopolite qui fuyait le repos ou mendiait les honteuses faveurs de César : depuis que ces monstres sont disparus, comme Romulus, dans la tempête qu'ils avaient soulevée, elle se présente aux yeux des Chrétiens sous l'image adorée d'une seconde patrie où ils aiment à reposer du moins en pensée à l'ombre de son immense basilique, ce poëme fait de pierre, plus sublime par le génie qui le porta dans les airs que l'Iliade d'Homère, ou dans ce funèbre désert du Colysée dont le sable a bu à flots le sang généreux de nos pères et de nos modéles dans la foi. Elle se montra corruptrice et sanguinaire sous ses tribuns, ses consuls et ses empereurs : sous le règne paternel de ses Pontifes à qui revient après Dieu la gloire de cette transformation unique dans l'histoire, elle est de la Chrétienté la lumière et le guide. Elle semait naguère l'épouvante et la mort : et voilà que partout elle répand la confiance et la vie. C'est parce que tout en elle a changé que tout est changé autour d'elle. Elle avait servi de rempart au paganisme, combattant avec une rage effrénee qui accusait le desespoir de l'impuissance, les combats de Satan contre Dieu : et elle subsiste debout sur les ruines, foyer éternel du Christianisme qui l'a sacrée souveraine par l'adoption.

Seule la tête dans les cieux, elle plane, pareille à l'aigle qu'elle choisit pour emblême, au-dessus du gouffre béant qui dévore et engloutit tout à ses pieds. Rien ici-bas ne peut se soustraire à cette fatale loi de destruction qui frappe impitoyablement l'homme et ses œuvres :

les trônes s'écroulent, les royaumes se succèdent, les républiques déchirent elles-mêmes leurs entrailles, les peuples mêmes se detruisent tour-à-tour : tout passe..... Tout passe, hors elle qui demeure ! Son rôle consiste à présider perpétuellement aux destinées religieuses de l'humanité.

Non ! l'impie qui la souille actuellement de sa présence n'y établira pas sa dynastie, qui serait celle du mal après la sacrilège usurpation qu'il vient de commettre. Il est le dernier de sa race,—de cette race qui a engendré par le passé des saints et des héros, mais qu'il condamne à l'effacement et à la déchéance par ses monstrueux attentats contre le St. Siège, son autorité, ses domaines et sa dignité. Ce grand coupable souffrira en lui-même ou dans la personne de son fils indigne du trône, le châtiment qu'il s'est préparé en violant ses serments, en outrageant sa mère, l'Eglise Romaine ! Et nous sommes assez jeune pour espérer voir l'accomplissement de cette prediction, qui du reste est au fond de toutes les consciences, si elle ne se trouve pas sur toutes les lèvres. Que Victor Emmanuel y prenne garde : la roche tarpéienne qui a fait expier de moindres forfaits, est encore là près du Capitole ! Puisse la Providence ne point l'y traîner quelque jour ! Car la haine que nous professons pour le crime se transfigure en charite pour le criminel !

II.

L'Eglise commande toute sorte de respects ; tous les hommages lui sont dus. " *Si elle n'eût pas existé*, suivant une parole célèbre de Guizot, *le monde entier eût été livré à la pure force matérielle*" ; la corruption et la cruauté n'auraient plus connu de bornes ; et la civilisation européenne telle que nous la représente l'histoire, ne se fût jamais incarnée dans l'ordre des faits. Seule restée vivante parmi les institutions mortes de l'antiquite, elle apporta aux hommes un double salut, en leur donnant asile dans ses sanctuaires respectés par la conquête, en ôtant de leur esprit leur dédain pour le travail manuel, en rompant les chaînes de l'esclave et le joug tyrannique de César, et en les appelant à une existence nouvelle, pleine d'énergie, d'activité, de grandeur, propre à leur faire atteindre de hautes destinées. Donc, rendons-lui grâces de nous avoir procuré le bienfait de la liberté individuelle ; d'avoir sauvé la liberté religieuse et l'inviolabilité de la conscience chrétienne, des entreprises sans cesse renaissantes du césarisme antique et moderne ; d'avoir établi la justice, l'equité dans les lois, et la douceur dans les mœurs ; d'avoir brise les fers abrutissants de l'esclavage, et d'avoir proscrit le sanglant *væ victis* des anciens ; d'avoir placé Dieu et l'humanité plus haut que la patrie, l'homme plus haut que le citoyen. Inclinons-nous avec une reconnaissance infinie devant cette céleste bienfaitrice qui a redonné à l'individu sa valeur propre ; restauré la femme dans sa noblesse et sa pureté, sachant que " *le moyen le plus efficace de perfectionner l'homme, c'est d'ennoblir et d'exalter la femme* ; qui a rendu à l'alliance conjugale sa chasteté, à la famille, sa constitution première et sa forte unité, à la société ses véritables bases, à la morale son principe et sa sanction, à la vie humaine son prix inestimable, et qui, d'après le sentiment de Montesquieu, a empêché le despotisme de s'introniser en Europe. Tout cela, si elle s'éclipsait, s'en irait dans l'ombre avec elle, nous demeurerions sans defense contre le mal et sans voix contre la tyrannie. Elle a étouffé le règne des mauvais principes ; après l'avoir fait naître, elle a dirigé l'effort universel vers le bien. Sa disparition produirait notre perte : par un mouvement naturel, on retournerait à la barbarie qu'elle a extirpée en Occident.

Quand la philosophie aura également mérité du genre humain, il lui sera

permis de railler le Christianisme, de le traiter légèrement comme un système imposteur qui renverse la raison, qui foule aux pieds la nature,et ne convient qu'à des gens crédules ou pervers : mais en attendant, qu'elle travaille plutôt à le connaitre et à pénétrer son esprit.

Pourvu qu'elle s'applique de bonne foi à cette étude qu'elle a négligée jusqu'ici, nous avons la certitude qu'elle changera d'idées et de ton.

Ces inappréciables résultats dont le spectacle confondrait d'admiration Lycurgue et Platon, tous les philosophes et les législateurs avant Jésus Christ, l'Eglise les a en grande partie obtenus par l'intermédiaire des Ordres monastiques. Ceux-ci, imbus de l'importance de leur rôle et animés par les saints exemples de leurs fondateurs, composaient la milice sacrée des Papes, qui exerçaient sur eux le contrôle suprême, et qui augmentaient leur nombre en proportion des besoins. Sous la juridiction immédiate de l'épiscopat, ils devinrent les auxiliaires du ministère pastoral et les dispensateurs de la science. L'Evangile s'adressant spécialement aux pauvres, aux délaissés, aux malheureux qui formeront toujours la masse des humains, les moines naquirent et se multiplièrent pour leur distribuer la parole évangélique, les ranimer dans le découragement, les secourir dans la détresse, obvier à leur indigence ou à leur abandon en sollicitant en leur faveur la pitie, leur apprendre l'art pénible de sortir de la misère matérielle ou morale, ou les réconcilier avec leur sort lorsqu'ils seraient dans l'impossibilité de l'améliorer. Car dans l'Eglise aussi bien que dans la république romaine, *le salut du peuple est la suprême loi, salus populi suprema lex* : c'est pourquoi brûlant du desir de l'effectuer, on réduisit en pratique tous les moyens qui s'offraient aux esprits charitables, si abondants aux siècles de foi. A l'ombre d'une pensée chrétienne, on s'associa de toutes parts pour marcher ensemble vers l'éternité par les chemins les plus durs, et pour servir les desseins de la Providence en gagnant des âmes à l'Eternel. Ces associations sublimes, instituées pour un but purement spirituel, opérérent néanmoins autant de prodiges dans l'ordre naturel que dans l'ordre religieux : nous le prouverons par la suite.

La société civile en retira de même des avantages multiples : pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir l'histoire et nous en interrogerons à cet effet les annales. Nous proménerons nos regards sur le globe, et en tous lieux, du couchant à l'aurore, nous trouverons la trace indélébile des hérauts de la vérité. La terre retentit encore de leur verbe éloquent ; elle est imprégnée de leurs sueurs et de leur sang ; elle est couverte de monuments qui attestent aux générations présentes et futures leur infatigable amour de Dieu et des hommes. Nous dévoilerons la source pure de leurs richesses, et le noble usage auquel ils les ont pieusement consacrées ; nous examinerons ensuite s'il est justifiable, s'il est opportun, s'il est utile de les dépouiller. Nous pénétrerons dans les sombres retraites qu'ils se sont ménagées loin des bruits et des passions terrestres pour être plus près des cieux ; nous y étudierons leur conduite et leurs règles. Nous apprécierons si, en obéissant à leurs promesses solennelles librement consenties devant Dieu, ils sont libres ou esclaves d'une autre volonté que la leur ; si les vœux qu'ils prononcent et qu'ils gardent sont en opposition au bien public, à l'ordre social, ou à quelque loi fondamentale de l'Etat régulièrement ordonné; s'ils sont contraires à la morale, à la conscience, à la raison, à la dignité humaine, à la liberte naturelle. Nous pèserons la valeur des accusations diverses que la suffisance, la malignité et l'impiété se plaisent de concert à proférer contre eux. Nous nous assurerons si en réalité ils trament le renversement des pouvoirs établis, s'ils menacent leurs persécuteurs autrement que par l'innocente

conspiration de la prière. Nous comparerons avec la leur la doctrine de leurs ennemis, et nous estimerons laquelle étant la meilleure, doit être écoutée. Par là, on pourra conclure s'il est raisonnable et décent de les tourner en ridicule plutôt que de les admirer et de suivre leurs leçons.

En tout temps protégés par la Papauté, naguère suzeraine de l'Europe, contre cette protection toute puissante, personne alors n'aurait osé s'armer. Aujourd'hui qu'une autre puissance, la Révolution, s'arroge par la force sa place dans le monde, ils sont la proie des révolutionnaires qui gouvernent. On ne se contente pas de les chasser : on les peint sous les traits les plus noirs ; on défigure leurs œuvres, et on appelle sur leurs têtes, sacrées par l'onction sacerdotale, la malédiction universelle qu'ils n'ont certes pas méritée.

Enfin, nous dirons ce qu'ils ont fait; et par l'examen de l'état de choses actuel, nous verrons s'il ne leur reste pas quelque chose à faire avant de retourner vers Celui qui les a envoyés.

Tant qu'une institution ayant rendu des services et enfanté de grandes choses, reste vivace et fidèle à son origine, on est coupable de vouloir l'anéantir.

Afin de répandre une lumière plus abondante sur notre sujet, et de satisfaire simultanément la curiosité légitime du public sur le glorieux institut qui vient s'implanter parmi nous, nous prenons à sa naissance un Ordre en particulier, l'un de ceux qui ont été decriés davantage en Europe et l'un des moins connus en Canada, pour le suivre brièvement dans son développement, sa marche et ses phases les plus importantes jusqu'à l'heure de son rétablissement en France après la triste révolution de Juillet. Nous épargnerons les détails dans l'intention de mieux faire ressortir l'ensemble, et pour mettre en relief les lignes principales du tableau que nous allons esquisser a longs traits.

III.

Le treizième siècle, si renommé à cause des célébrités qu'il a produites en tout genre, s'ouvrait sous de funestes auspices pour l'Italie, l'Allemagne et surtout le Midi de la France quand Dominique de Gusman, demeuré seul en Languedoc à prêcher contre la deplorable hérésie des Albigeois, conçut le dessein d'établir un ordre destiné à combattre incessamment l'erreur par les armes de la vérité, c'est à-dire : la prédication, la science et l'exemple d'une vie sainte. Dès qu'il eut mûri son projet, il partit à pied du fond de la Provence pour le soumettre au St. Siège occupé en ces temps difficiles par Innocent III, le digne continuateur de Grégoire VII. Jusque-là, ceux liés par des vœux, se renfermaient dans une complète solitude d'où ils sortaient rarement pour visiter les hommes. Les travaux manuels, l'étude, la prière et l'obéissance formaient leur occupation de chaque jour. Ils ne se mêlaient à la société laïque qu'en des circonstances exceptionnelles réclamant impérieusement leur présence, ou nécessitant leur concours. Or, au milieu de ses courses apostoliques parfois infructueuses, le zélateur espagnol avait eu l'idée de fondre ensemble la vie claustrale et la vie publique, de réunir dans le même sujet le cénobite et le prêtre, et de créer ainsi au service de l'Eglise une nouvelle forme de milice placée aux confins du siècle et du cloître pour sanctifier le premier, et remplir le second de vertus trop pures pour le monde. " Sauf, dit Lacordaire, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, lien nécessaire de toute association religieuse, les règles de l'ordre n'obligent pas par elles-mêmes sous peine de péché, et les supérieurs ont le droit permanent d'en donner dispense, afin que le joug de la vie commune ne gêne jamais la liberté du bien." Honorius III eut la gloire de sanctionner et de recommander cette belle

création, qui ressuscitait l'apostolat primitif, et qui devait détruire à jamais la secte renaissante de Manés, préserver l'Espagne du fléau de l'hérésie et de la corruption de l'Islam.

A peine l'ordre était né, que les Fréres Prêcheurs, en nombre innombrable, se repandirent sur tous les points du globe, et illustrèrent par des actions merveilleuses leurs débuts dans la pénible carrière de l'apostolat. Bientôt, ils eurent des établissements temporaires chez les Arabes et les Maures, maîtres de l'Afrique et d'une portion de la péninsule ibérique, chez les Grecs, séparés de la Chaire Romaine par un schisme insensé, qu'on pensait en conséquence n'être pas irrevocable, chez les Tartares, dont les expéditions triomphantes jetaient l'alarme en Occident, chez les Persans, les Arméniens, aux bords de la Mer Noire et du Danube, sans parler de l'Irlande, de l'Ecosse, de la Suède, du Danemark, de la Prusse, de la Pologne, de la Moscovie, contrées alors moins avancées en civilisation que le reste de l'Europe, et où se conservait encore un ferment impur des vieilles superstitions etouffees par l'Evangile. Notre continent même à la découverte duquel l'un d'eux, Diego Déza, confesseur de Ferdinand, ne fut pas étranger, puisqu'il obtint du roi l'armement des trois vaisseaux dont la direction fut confiée à Colomb, l'Amérique n'échappa point à leur zèle ; et les Indiens, odieusement persécutés par les compagnons de Pizarre, trouvèrent un puissant protecteur dans le Dominicain Barthélemy de Las Casas qui consacra une vie seculaire à les defendre et à plaider leur cause devant les conseils souverains. Ce fut cet avocat des opprimés qui fit entendre aux oreilles de Charles-Quint méditant à son profit la monarchie des Deux-Mondes, ces courageuses paroles qu'on ne saurait trop répéter, car elles ont la force et la majesté d'un axiôme politique : "*Toutes les nations sont également libres, et il n'est permis à aucune d'entreprendre sur la liberté des autres.*"

On s'enrôla sous la bannière de St. Dominique comme autrefois sous celle de Pierre l'Hermite Une si grande multitude répondit à l'invitation de ses successeurs appelant des recrues pour aider à l'évangélisation des infidéles, qu'en 1325, Jean XXII, dans la crainte de dépeupler les couvents d'Europe, limita la faculté qu'il avait d'abord accordée sans limites, de joindre cette congrégation particulière de l'ordre, qui se vouait aux missions étrangères. Cet empressement n'est pas un spectacle nouveau pour ceux qui connaissent l'histoire de l'œuvre du saint patriache. Dès le chapitre général tenu à Paris en 1222, treize ans environ avant la fin touchante de l'illustre fondateur, lorsque Jourdain de Saxe, entouré de ses frères, demanda qui d'entre eux consentait à s'exiler pour convertir les barbares, tous, hormis quelques vieillards penchés vers la tombe, tombèrent a genoux en s'écriant avec larmes : "Père, envoyez-moi !"

Mais les Dominicains ne se distinguèrent pas seulement dans l'éloquence, ils ne furent pas moins admirables dans la doctrine : plusieurs comptent parmi les intelligences superieures qui honorent davantage l'esprit humain. Quoi de plus vaste que l'entendement de l'Ange de l'école ? Il fut l'encyclopédie vivante des sciences divines et humaines. Il dépassa Aristote pour la logique, et Platon pour la spiritualité. Il fut à la fois théologien, philosophe, poëte, moraliste, dialecticien, penseur d'un mysticisme exalté jusqu'au plus céleste idéal, écrivain d'une profondeur et d'une clarté qui ne laissent rien d'inaperçu ni dans l'ombre. C'est incontestablement le génie philosophique le plus complet qui ait existé. Il devina ce qu'il n'est pas donné de comprendre. Quatre siècles plus tard, la langue se perfectionnant, et les lumières augmentant, il aurait été tout ensemble Descartes, Mallebranche et

Bossuet. Une seule chose égala son savoir : sa profonde humilité. Aux ambassadeurs de Naples qui venaient réclamer sa canonisation, Jean XXII dit en plein consistoire : "St. Thomas a plus éclairé l'Eglise que tous les docteurs ensemble, et l'on profite davantage en une annee avec ses livres que pendant toute une vie avec les livres des autres." Témoignage étonnant qu'un seul homme a pu meriter !

Quatre papes ont revêtu le froc de St. Dominique avant de porter la tiare : Innocent V, Benoit XI, Pie V, Benoit XIII. L'un de ces noms a éclipse les autres, et verse un éclat immortel sur l'ordre qui l'a donné à la Chaire Romaine. Sans la défaite providentielle du Croissant à la bataille navale de Lépante, dont la gloire, on le sait, rejaillit sur Pie V par l'alliance qu'il fit avec l'Espagne et Venise, l'Europe était musulmane ou du moins au pouvoir despotique des Turcs : elle présenterait l'aspect desolé d'un désert sur lequel régnerait pour tout sceptre le bâton avec quoi on gouverne les descendants de Miltiade, de Thémistocle et de Phocion.

L'ordre sous l'égide aimée des Pontifes, et ayant pour cortége les bénédictions des peuples, traversa en paix l'espace qui sépare le siécle de Thomas d'Aquin de celui de Voltaire. Mais alors s'éleva une clameur formidable contre les instituts religieux. De lâches et fanatiques apostats conspirant la destruction du Christianisme, s'ameutèrent contre les moines qui les avaient initiés aux mystéres de la science. On sentait que, aussi longtemps qu'ils auraient place au soleil, la religion se perpétuerait dans les cœurs, et qu'il fallait commencer par les abattre pour inaugurer dignement, par ce sanglant hécatombe, le règne nouveau de la raison. Les plus atroces calomnies furent inventées et propagées avec art pour leur nuire ; on poussa l'indécence et l'audace jusqu'à les signaler comme des monstres dont il était temps de débarrasser le monde. Un machiavélisme éhonté fut mis en action pour les perdre dans toutes les cours et les capitales de l'Europe.

Ces hommes, attaqués avec autant d'injustice que de déraison, à qui on déniait le droit devivre et de parler, n'en continuèrent pas moins sous l'orage leur mission d'enseignement, d'abnégation, et d'amour, tant qu'ils purent résister à leurs détracteurs encore impuissants. La société cependant, minée dans ses assises par l'immoralité et l'irréligion, tomba peu-à-peu aux mains des novateurs : l'ère des persécutions allait s'ouvrir de-rechef pour l'Eglise. Les Religieux devaient être la proie préferée de la haine : ils devaient recueillir les fruits amers que les philosophes avaient semés : et ils se préparèrent à cette moisson de larmes et d'opprobres par un redoublement de mortifications et de ferveur.

La Révolution que l'infâme vieillard de Ferney avait animé de son souffle, sortit en armes de ses cendres : son premier coup futun arrêt de proscription contre le trône et l'autel.

Les églises furent détournées de leurs fins et converties à des usages profanes ; les couvents furent saccagés et démolis de même que les châteaux. Et l'on vit pour la première fois dans l'histoire le spectacle étrange d'une nation ne connaissant plus de Dieu, ne rendant aucun hommage, aucun culte à la Divinité, protectrice des mortels.

Ce délire ne dura que trop longtemps les effets en subsistent encore. Un siècle ne peut suffire à combler les abîmes et à réparer toutes les ruines que vingt ans de révolution ont accumulées dans les âmes. Nonobstant, la plupart des associations monastiques ont reparu aux lieux où on avait hautement proclamé leur extinction finale, rivalisant entre elles de piété, d'austérité et de zèle. Si on les chasse aujourd'hui, elles reviendront demain et toujours jusqu'à

la fin des temps. Car on se lasse de persécuter sans cesse. Or, les victimes profitant des moments de répit qu'on leur laisse, se hâteront de reprendre le cours interrompu de leurs travaux, sauf à souffrir de nouveau pour avoir commis, aux yeux de certaines lois civiles, ce crime inqualifiable d'avoir fait leur devoir en exécution des lois divines.

En France, la restauration de l'Ordre des Frères Prêcheurs fut l'œuvre de l'illustre Henri-Dominique Lacordaire. Touché de la grâce qui lui inspirait la pensée de servir sous un drapeau proscrit par ses concitoyens, il abandonna sans regret les errements de sa jeunesse et les séduisantes promesses d'un riche avenir, pour ne plus songer qu'à suivre, dans le silence d'une obscure retraite, cette voix d'En-Haut qui avait soudainement remue son cœur. Après qu'il se fut retrempé aux sources vivifiantes de la foi qu'il avait jadis perdue par orgueil, et qu'il recouvra soudain par un miracle inespéré de la Providence, il pria sa patrie de lui remettre la part à laquelle il avait droit dans les libertés qu'elle avait conquises et que lui-même avait payées. Sa parole emue triompha des vociférations de la calomnie. Enfant de St. Dominique, il vengea la memoire du grand convertisseur et de ses disciples, qui n'opposèrent jamais à l'hérésie d'autres armes que la prière, la patience et l'instruction. Le génie eut enfin le droit de respirer sur la terre de ses péres dans une pauvre cellule qui ne devait pas le défendre de la gloire qu'il fuyait. L'orateur apparut à la tribune de Notre-Dame sous l'humble habit qui excitait naguère l'humeur sarcastique des Français, et souleva malgré lui dans le temple des applaudissements qu'il eut beau vouloir comprimer. On se serait cru transporté dans la basilique d'Antioche, au pied de cette chaire où St. Jean Chrysostôme électrisait les multitudes avides de l'entendre. "*L'éloquence*, a t-il dit lui-même, *est le son que rend une âme passionnée*" : et quelle âme fut plus passionnée que la sienne pour Dieu dans les hommes, pour les hommes en Dieu !......

Dans le jardin des Dominicains à Rome, s'élève un oranger que la tradition rapporte avoir été planté par les mains de St. Dominique. Depuis la fin de l'auguste patriarche, on le voyait frappé de stérilité, et quelques-uns, expliquant ce fait par une cause surnaturelle, s'en alarmaient pour l'avenir de l'Ordre. Mais voilà que dans l'été de 1840, il se couvre subitement de fruits et de fleurs. C'etait au moment où le Père Lacordaire rentrait en France avec ses cinq compagnons, revêtu du froc de St. Dominique.

IV.

Des changements considérables se sont accomplis dans la situation générale de l'Europe à la suite de la guerre franco-allemande et de l'envahissement de Rome par les bandits de l'ex-roi de Piemont. La Révolution, à moitié vaincue dans son ancien château-fort, se venge de cette demie défaite par une complète victoire en Prusse, en Suisse, en Espagne, et en Italie. Sous le fallacieux pretexte qu'ils en veulent uniquement aux couvents et aux communautés enseignantes, les gouvernements de ces quatre puissances, obéissant à la même politique impie, foulent aux pieds les institutions fondamentales de l'Eglise, proscrivent le catholicisme en ce qu'il a de plus saint, et au mépris de la religion, au mépris de la liberté, sapent toute croyance dans les âmes par des lois arbitraires que réprouve la conscience.

La faculté imprescriptible de se consacrer à Dieu tout entier est proscrite ; le droit de s'unir à l'ombre d'une pensée religieuse, constitue envers l'Etat, usurpant les deux souverainetés, une trahison susceptible d'être punie par la spoliation et l'exil. Les moines dépouillés de leurs biens, sans protection sur

la terre, en butte aux persécutions du pouvoir prêt à les traiter comme des criminels, n'ont plus en ces pays d'autre alternative que de mendier, ou de subir honteusement le joug d'un César tyrannique en trahissant leurs serments. Là, il leur faut désormais s'incliner en esclaves sous la verge de fer du plus odieux despotisme, ou s'exposer en gardant une noble indépendance, aux plus mauvais traitements.

C'est ainsi, paraît-il, que procède la civilisation moderne pour s'implanter triomphalement dans le monde, et on aperçoit qu'elle emploie tous les moyens de la barbarie. Ses progrès marquent la décadence de toutes choses. Ses doctrines appliquées à la société, la bouleversent, la desorganisent et la dégradent. Sous elle, la vertu est contrainte de se dérober aux regards, tandisque le mal s'avance plein d'audace à la conquête des intelligences et des cœurs qu'on lui a preparee. Triste époque que celle où se consomment de semblables iniquités ; peuples dégénérés que ceux qui permettent ou tolèrent d'aussi coupables attentats !

On autorise, on encourage les associations formées pour l'exploitation de quelqu'industrie : pourquoi prohiber celles qui n'ont d'autre but que de travailler, avec l'aide de Dieu, à la moralisation des masses déjà trop portées à abuser aveuglement de leurs forces contre les dépositaires de l'autorité souveraine ? Il importe sans doute à ceux qui gouvernent de promouvoir les intérêts temporels par une sage protection. Mais qu'arrivera-t-il si l'on oublie tout le reste pour s'occuper exclusivement de commerce, de navigation, de chemins de fer, et de l'organisation des armées ? L'ordre matériel n'est rien sans l'ordre moral. Le premier existait en France sous l'Empire : a-t-il empêché la révolution de Septembre et l'insurrection armée des bandes de la Commune ? La grandeur d'une nation ne se mesure pas seulement par l'étendue de ses richesses, le chiffre de sa population, les dimensions de son territoire, et le nombre de ses monuments : elle consiste, elle repose surtout dans la moralité, le sens et le bon esprit de ceux qui la composent. Or, sans l'intervention du prêtre et le concours des Ordres Réguliers, destinés à instruire le peuple et à le rendre meilleur, il est moralement impossible d'atteindre ces résultats dont la conquête nécessiterait l'emploi de toutes les puissances sociales. Des expériences trop nombreuses nous défendent de douter un instant de la vérité de cette assertion.

Pour une raison exempte de préjugés, ces considérations suffisent à faire voir l'erreur des publicistes de l'école révolutionnaire, qui prétendent faussement que les Religieux ne sont d'aucune utilité quelconque, qu'ils constituent une nuisance publique, un obstacle au progrès, tandis qu'au contraire ils ne furent jamais plus nécessaires qu'ils le sont aujourd'hui, tant au point de vue de la morale privée qu'au point de vue de la grande politique : parce que l'homme de notre temps impatient, d'avenir, mécontent du présent, détaché du passé, livré à lui-même, a besoin plus que jamais d'espérance, d'instruction, de patience, et des fortes vertus que prêchent ces modestes apôtres de l'Evangile.

Ils n'ont d'ancien que leur histoire ; nous allons l'étudier, et en appreciant l'état de leurs services, nous comprendrons combien ils peuvent encore être utiles L'objet de leur institution répond si bien aux besoins généreux de l'époque qu'on les croirait nés d'hier, sortis de la nécessité pour porter remede à quelques-uns des maux qui affligent ce siècle de libre sensualité et de libre-pensée, où la liberté du mal est presque sans limites, pendant qu'on gène par des mesures anti-sociales la liberté illimitée du bien.

Ces disciples de Celui qui mena une vie si pure que oncque ne l'accusa d'une faute, n'ont qu'une ambition : celle de

faire plus et mieux que les autres. Ils ne demandent qu'une chose : qu'on leur laisse quelques pieds de terre pour y vivre en paix.

Soupçonner leur motifs serait une injure gratuite à leur vertu ; ce serait un crime et une lâcheté que de leur disputer une petite place au soleil.

V.

L'Eglise n'était pas encore délivrée du fléau des persécutions dont elle fut assaillie dès son apparition en face du monde antique, qui la repoussait instinctivement comme une contradiction et une censure, que l'on vit fleurir de toutes parts dans les déserts d'Orient, dans les villes et les campagnes du Midi, et jusque dans les immenses solitudes du Nord, ces belles communautés religieuses des deux sexes, qui forment l'une des gloires les plus pures et l'une des colonnes les plus fermes du catholicisme.

Impatients de se soustraire aux dangers et aux séductions d'une société corruptrice en proie à tous les délires de la superstition pour, s'attacher plus intimement à Jésus par le triple lien d'une pauvreté volontaire, d'une chasteté parfaite, et de l'obéissance consentie une fois à jamais, grand nombre de chretiens jurent de n'avoir entre eux qu'une même règle, une même volonté, une même foi, un même amour et une même espérance, constituant ainsi de tant d'individualités diverses un corps homogène, une puissante et active unité toujours à l'âge viril, capable de survivre à toutes les vicissitudes des choses humaines : admirables associations que rien ne saurait dissoudre, ni la misere, ni les maladies, ni la vieillesse, ni la mort, parcequ'elles se renouvellent sans cesse parmi les forces vives de l'humanité. Les gouvernements politiques ne pourraient créer d'institutions semblables : ils ont bien établi par droit de conquête l'esclavage sur la terre, mais il leur serait impossible de persuader à des êtres pensants qu'ils doivent renoncer à tout, à leurs biens, à leur liberté, à leurs plaisirs, aux joies de la famille, à l'espoir d'une postérité, pour s'ensevelir au fond d'une demeure solitaire, habitée par l'austérité et le silence, qu'ils doivent en un mot s'immoler sans relâche à une idée, à un principe, cette immolation de soi-même fût elle nécessaire au salut du monde. Pour eux, ce serait folie que d'entreprendre une telle œuvre, personne ne croirait à son succès.

N'est-ce pas là pourtant ce que les Antoine, les Basile, les Augustin, les Benoit, les Bruno, les Dominique, les Jean de Matha, les Pierre Nolasque, les François d'Assise, les Ignace de Loyola, les Vincent de Paul, pour ne nommer que les plus célèbres, ont conçu et executé sans éclat, sans appareil, sans autre inspirateur que le Christ, sans autre moyen que la croix ? Miracle évident qu'ils n'auraient pu faire, s'ils n'eussent été secondés par Dieu même, si en consequence la religion que nous servons n'était pas divine. Qu'on ne cherche point ailleurs l'origine et la perpetuité des établissements monastiques ; des considérations d'un ordre inférieur ne sauraient expliquer ce merveilleux renoncement à soi-même et à tout ce que l'homme envie. Un cœur noble, sous l'empire d'une forte exaltation qui le soulève momantanément au dessus de la nature, peut voler à un trépas héroïque : mais cet enthousiasme tombé, il redevient faible et sans énergie pour le bien, il s'effraie à la seule pensée d'un sacrifice de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants, sacrifice qui loin d'attirer le respect et les louanges des mortels, reste au contraire sans honneur et sans souvenir.

Bien plus, ceux qui, répondant au mystérieux appel de la grâce, donnent l'exemple de cette abnégation sublime, sont depuis longtemps l'objet des violences et des outrages des incroyants, non-seulement parcequ'ils composent la

principale force de l'Eglise, mais parce qu'ils sont en outre une preuve vivante de l'excellence, de la divinité de sa doctrine, et par la sainteté de leur vie, et par les fruits abondants de salut qui couronnent leurs travaux apostoliques. Cependant, malgré cette espèce d'ostracisme dont ils sont les victimes non moins résignées qu'innocentes, le nombre de ces pieux esclaves du devoir loin de s'amoindrir, augmente plutôt d'une manière prodigieuse, du moins en certains pays. Tandis qu'une societé sensuelle se livre avec emportement à tous les rêves de l'orgueil et de la volupté, eux semblent protester contre la corruption générale par un redoublement d'austérités et de ferveur angélique; et s'ils n'étendent pas encore au gré de leurs vœux le règne de la vérité et de la vertu sur la terre, ils empêchent toujours l'erreur et le vice de prescrire.

Elle est longue la liste des bienfaits que l'humanite a reçus jusqu'ici de ces humbles Religieux, maintenant signalés par une philosophie inhumaine à la haine des peuples. D'abord, sans eux, que seraient devenus les barbares ? Qui les aurait préservés de l'affreuse contagion des mœurs romaines, capables d'abâtardir en peu de temps ces races jeunes et passionnées ? Qui leur aurait ôté ces instincts féroces, cette rage impitoyable contre un ennemi vaincu, et cette profonde horreur de la discipline qui est l'un des traits les plus caractériques des sauvages destructeurs de l'empire romain ? Qui les aurait dressés à l'art si difficile de gouverner et de vivre en paix sous l'autorité seule des lois ? Au lieu de tracer des routes nouvelles, plus larges et plus sûres vers le perfectionnement social, ces hordes, indisciplinées, réduites à errer sur des ruines après avoir tout massacré, n'auraient-elles pas perdu avec les restes de l'ancienne civilisation, tout moyen de se tirer du chaos qu'elles auraient creusé autour d'elles ?

Transportons-nous au milieu de cett époque : quel horrible spectacle y frappe nos regards! L'anarchie triomphante promenant en tous lieux la désolation, la misère et le deuil ; tout l'univers en armes ; les cités désertes, les campagnes dévastées, les nations les plus éclairées, jadis les plus braves, se trainant soumises et tremblantes aux genoux d'un conquérant vêtu de peaux de bêtes, qui ne connait que son cheval, ses soldats et son épée ; plus d'administration, plus de tribunaux, plus de justice; rien que quelques prêtres échappés des temples et des monastères pour accomplir leur ministère pacifique au sein de ces multitudes rassasiées de pillage ou ivres de terreur. Cependant, ils parlent, et les vaincus se rassurent, et les vainqueurs sentent leur colère fléchir, les armes tombent de leurs mains à la parole de ces hommes désarmés. Et de ce déluge de sang qui rougit le sol, et de cet amas de débris qu'on se dispute encore avec acharnement, et de cette épouvantable mêlée où sont confondues toutes les branches de la postérité d'Adam, et de ces vieilles sociétés qui s'écroulent toutes entières sous les coups réunis des enfants de la Croix et des enfants du Nord, va bientôt sortir comme le soleil après la tempête, un monde nouveau, rallié par la Providence aux pieds de l'Eglise, et qui s'appellera la Chretienté !

Les voyez-vous ces zélés missionnaires, les voyez-vous voler une croix à la main dans les forêts ténébreuses de la Germanie, de l'Heptarchie et des Gaules, partout où des divinités barbares, faites à l'image de leurs barbares adorateurs, commandent des hommages sanguinaires ? Rien ne les arrête, il semble que pour eux, le danger a des charmes : pourquoi en effet redouteraient-ils une mort qui les couronnerait de l'auréole du martyre ?

Sont-ils méconnus des malheureux qu'ils aspirent à retirer de l'abîme ! leur zèle grandit avec les obstacles. Ils instruisent malgré eux ces êtres farou-

ches qui blasphèment ce qu'ils ignorent; ils les font rougir de leur turpitude, de leur grossière ignorance, de leurs superstitions monstrueuses ; ils les exhortent, ils les pressent, ils les supplient d'obéir aux douces impulsions de la grâce. La parole sainte qui coule intarissable de leurs lèvres trouve enfin un écho dans ces cœurs, qui s'ouvrent pour la première fois aux divines émotions du repentir. Une modeste chapelle s'élève aussitôt portant la croix dans les airs ; les arts utiles naissent en même temps au souffle créateur d'une religion qui ennoblit le travail et sanctifie la peine ; le bois recule peu-à-peu ; à la stérilité succède l'abondance : et la Civilisation appuyée sur le bras de l'Eglise, sa mère, vient planter son drapeau sur ces terres régénérées.

St. Augustin de Cantorbéry convertit l'Angleterre, St. Patrick l'Irlande, St. Colomban l'Ecosse, St. Boniface l'Allemagne, St. Severin de Norique l'Autriche, St. Wilbrod la Frise, St. Anscaire le Danemark et la Suède, St. Adelbert la Bohême et la Hongrie : toute l'Europe est chretienne, grâce à l'apostolat monastique, la Croix a vaincu la barbarie.

Cette entreprise surhumaine réalisée dans l'espace de quelques siècles, n'est pas la seule que les moines aient conduite à bonne fin. Cherchez dans le triste tableau des misères humaines, une maladie, un besoin de l'âme ou du corps pour lequel ils n'ont pas expressément consacré un lieu de soulagement ou de refuge. Partout où vous tournez les yeux, vous apercevez des monuments qui se dressent vers le ciel comme les trophées de la charité, et qui redisent dans une muette mais touchante éloquence, les généreux services qu'ils n'ont jamais cessé de rendre à l'enfance, à la jeunesse, à la douleur, à l'indigence, en un mot à tous ceux qui ont besoin de nourriture, de lumières, de remèdes ou de consolations. On leur doit la conservation des riches trésors littéraires de l'antiquité qu'ils sauvèrent avec peine du andalisme des barbares, des découvertes très importantes dans le domaine des sciences, beaucoup d'ouvrages dont plusieurs resteront l'expression la plus haute et la plus vraie du génie philosophique, un nombre presqu'infini d'écoles, de seminaires, de couvents, de colléges et d'universités pour l'éducation de toutes les classes de la société, ainsi qu'une infinité d'hôpitaux et d'asiles érigés dans le but pieux de soulager tous les maux.

Des ordres militaires, tels que ceux de St. Jean de Jérusalem, de St. Lazare, des Templiers, et des Chevaliers Teutoniques, également astreints aux trois vœux de religion, ont pour mission de protéger les Saints-Lieux contre les Sarazins, les routes publiques contre les brigands, les pélerins dans leurs voyages, les malades dans leurs souffrances, les veuves et les orphelins dans leur détresse : ils jurent devant Dieu de faire trembler les infidèles, et de secourir les malheureux. D'autres ordres, parmi lesquels se rangent en première ligne, les Frères Prêcheurs, les Frères Mineurs, et les Jésuites se consacrent aux pénibles labeurs de la prédication et de l'enseignement ; à travers mille périls, ils parcourent des régions inconnues, n'attendant pour toute récompense de leurs héroïques efforts qu'un douloureux martyre ou une mort ignorée. Tous, par des moyens divers, travaillent de toutes leurs forces à agrandir le domaine de Jésus-Christ. C'est lui, c'est le céleste martyr du Calvaire qui leur inspire cet étrange mépris de la vie et de ses jouissances même permises, ce dévouement sans limites comme sans terme, qui révolte la nature forcee pourtant d'admirer. En sorte que l'on peut dire des membres de chacun de ces instituts ce que l'athée Lalande disait notamment des disciples de St. Ignace après leur exil des royaumes catholiques : " C'était un peuple de héros ! "

Les monastères du moyen-âge, enrichis par des dotations abondantes et les fondations de personnes pieuses, par l'exploitation de terrains qu'on leur abandonnait couverts de ronces et d'épines, et qu'ils fécondaient par un opiniatre labeur, n'étaientpas seulement des bureaux de charité en permanence qui rassemblaient autour d'eux une population considérable de pauvres vivant de leur pain; ils formérent aussi d'imposantes citadelles qui, sous la bannière de l'Eglise, veillérent nuit et jour sur le précieux depôt de la foi, de la discipline, des mœurs et des lettres ; dépôt constamment menacé et par les hérésiarques, et par les barons feodaux, qui longtemps mirent une sorte de gloire à ne pas savoir écrire.

Là, point d'exclusion ni de privilége: les couvents sont ouverts à toutes les conditions, à toutes les infortunes. Le monarque qui a perdu son trône vient y demander l'oubli des grandeurs ; le guerrier las de répandre le sang dans l'horreur des batailles, y trouve le silence et la paix ; les vasseaux et les serfs y accourent en foule, les uns pour fuir la tyrannie du seigneur suzerain, et les autres pour échapper à l'existence bestiale de la glèbe. De même que les grands s'étaient faits soldats pour garder leur indépendance et accroître leur pouvoir, le peuple alors se fit moine pour s'affranchir de l'oppression du servage. Sous ce déguisement, il put braver impunément les puissants, et leur administrer à l'ombre du sanctuaire de sévères et utiles leçons. Ce fut ainsi, au moyen de la liberté religieuse, qu'il commença à conquerir la liberté politique qui avait été jusque-là le monopole d'une oligachie dédaigneuse, et jalouse au suprême degré de ses énormes prérogatives.

"On ne peut, dit Chateaubriand, rien imaginer de plus favorable aux travaux de l'esprit et à l'indépendance individuelle, que la vie cénobitique. Une communauté religieuse représentait une famille artificielle toujours dans sa virilité, et qui n'avait pas, comme la famille naturelle, à traverser l'imbécillité de l'enfance et de la vieillesse : elle ignorait les temps de tutelle et de minorité, et tous les inconvénients attachés à l'infirmité de la femme. Cette famille, qui ne mourait point, accroissait ses biens sans pouvoir les perdre, et, dégagée des soins du monde, exerçait sur lui un prodigieux empire. Aujourd'hui que la société n'a plus à souffrir de l'accaparement d'une propriété immobile, du célibat, nuisible à la population, et de l'abus de la puissance monacale, elle juge avec impartialité les institutions qui furent, sous plusieurs rapports, utiles à l'espèce humaine à l'époque de sa formation. La culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique, qui renaquit de la vérité religieuse. La vérité politique, ou la liberté, trouva un interprête et un complice dans l'indépendance du moine, qui recherchait tout, disait tout et ne craignait rien. Ces grandes découvertes dont l'Europe se vante n'auraient pu avoir lieu dans la société barbare : sans l'inviolabilité et le loisir du cloître, les livres et les langues de l'antiquité ne nous auraient point été transmis, et la chaîne qui lie le passé au présent eût été brisée. L'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, le droit civil, la physique et la médecine, l'étude des auteurs profanes, la grammaire et les humanités, tous les arts eurent une suite de maîtres non interrompue, depuis les premiers temps de Clovis jusqu'au siècle où les universités, ellesmêmes religieuses, firent sortir la science des monastères."

Et sous le rapport moral, combien le cloître a ramené de volontés mauvaises ? Combien d'hommes, qui seraient devenus le fléau de la société s'ils fussent restés au milieu du monde extérieur, ont déposé à la porte du monastère où ils allaient ensevelir leur existence, les passions redoutables qui germaient au

fond de leur cœur ! Si, par exemple, Luther ne fût pas sorti de son couvent, l'Allemagne serait-elle séparée du St. Siége ? Tant de guerres, de désordres, de scandales et d'usurpations auraient-ils souillé la civilisation européenne ? Si Robespierre eût été couvert d'un froc au lieu d'une robe d'avocat, que de malheurs et de crimes auraient été épargnés à la France ! Si Voltaire eût été Jésuite plutôt que philosophe, croyez-vous qu'il y aurait autant de corruption et d'impiété en Europe ?

Ce n'est donc pas seulement par leurs bienfaits effectifs que les Ordres Religieux ont bien mérité du genre humain, les maux de tout genre qu'ils ont prévenus en faisant servir à la propagation de la foi et au bien public beaucoup d'êtres qui eussent été dangereux partout ailleurs, nous fournissent en outre de nouveaux motifs de reconnaissance et de respect à leur égard, ainsi qu'une preuve éclatante de leur extrême importance sociale.

VI

Ces faits étant établis à la gloire immortelle des sociétés monastiques, si nous répondions à l'un de leurs détracteurs si nombreux et si forts aujourd'hui que c'est déjà un acte de courage que de leur résister, n'aurions-nous pas raison de lui dire :

Philosophe, ta colère contre les Religieux est injuste.

Ta préoccupation pour le développement physique de l'espèce humaine est louable en principe, mais elle dépasse les bornes, puisque, d'abord, elle semble oublier les exigences de tout état social où, vu la modicité des ressources matérielles, tous ne sont pas appelés à fonder une famille ; et ensuite, parce que tu ne tiens pas compte des aspirations d'un bon nombre d'âmes ennemies des plaisirs, étrangères en quelque sorte sur cette terre, et qui, après avoir vainement cherché autour d'elles les autres âmes auxquelles elles seraient faites pour s'unir, s'abandonnent à la destinée qui les pousse vers le cloître comme vers l'unique port où elles puissent abriter leur tristesse native, devenue plus profonde encore par la ruine des illusions qui les berçaient au matin de la vie. La nature de l'homme a cela d'admirable qu'elle porte en elle-même le remède avec le mal. Or, cette maladie de l'âme dont gémissent tant d'individualités déçues dans leurs rêves d'avenir, tu ne peux la supprimer, tu ne peux la guérir, car elle est au-dessus de ton art, et tes prescriptions ne serviraient qu'à tuer le malade : laisse-lui donc le remède qui seul est capable de le sauver du désespoir ou de la honte !

Ces femmes, ces jeunes gens, ces vieillards, qui ont enfin trouvé au sein d'une calme et silencieuse retraite, un préservatif contre les peines du cœur, les déboires et les malheurs inséparables de notre triste condition d'êtres déchus, tu les appelles des victimes. Erreur ! Leurs jours sont plus libres et plus pleins que les nôtres : pour les combler et leur communiquer des charmes, ils ont Dieu, le travail, le devoir ; ils ont en plus la foi, la charité, l'espérance, fortes vertus qui manquent à la plupart d'entre nous, et dont la privation, continuellement présente à notre esprit, nous empêche de jouir de nous-mêmes.......

Et cette chaste poësie de la solitude, ces délicieux transports de ferveur et d'amour, cette béatitude inénarrable d'un être qui se sent plus près de Dieu, les traiterons-nous de chimères par cela seul qu'ils n'existent pas pour nous, emportés, ainsi que nous le sommes, par le tourbillon des intérêts terrestres et des faciles voluptés ? ..Et nous-mêmes, sommes-nous donc si heureux dans ces lieux de misères et de crimes, pour que nous puissions justement juger misérables ceux qui ont aimé mieux vivre dans la mortification et la prière, en dehors du cercle où nous nous agitons sans trève ni repos ? Nous n'avons pas tous la même idée du bonheur : chacun le conçoit à sa manière ; l'eussions-nous

tel que nous le désirons aujourd'hui que demain peut-être nous en serions ennuyés : tant l'homme est sujet à l'inconstance, tant il lui est difficile de fixer ou de limiter ses désirs !

Nous nous lassons de tout, et cette amère lassitude, ce mortel ennui : voilà le dénouement inévitable de tout bonheur humain ! C'est que hors de Dieu, il n'est rien qui soit digne d'absorber sans retour notre cœur : telle est la loi fatale à laquelle personne n'est en puissance de se soustraire ! Tout nous avertit de détourner nos regards et nos affections des horizons bornes où nous nous mouvons dans un coin du temps et de l'espace, pour les élever plus haut jusqu'à Dieu, qui a mis en nous cette faim dévorante de felicité inconnue, qu'il nous est impossible d'apaiser aux banquets voluptueux de la terre. Et cette faim qui ne peut s'assouvir ici-bas, Dieu l'a mise en nous comme une preuve sensible de la grandeur surnaturelle de nos destinées, *afin*, a-t-il dit lui-même, *que nous cessions d'être avides de la nourriture qui périt, et que nous aspirions. à celle qui demeure éternellement.*

Or, cette impuissance où nous sommes de satisfaire l'effrayante multitude et la diversité de nos souhaits et de nos vœux, étant une vérité d'expérience qu'il faut nécessairement admettre, quel courage et quelle sagesse devons-nous percevoir dans ces hommes vraiment inspirés du Ciel, qui, renonçant aux vains caprices et aux erreurs d'une volonté corrompue, cause de la plupart de nos maux, pour s'attacher à la volonté divine, ont tout quitté par obéissance aux conseils du Sauveur, sans autre but que de marcher plus librement dans la voie, semée de roses et d'épines, qui mène à Dieu, dispensateur de ce pain vivant, éternel, seul capable de remplir le vide infini de nos âmes ! Tandis que dans ce monde qui n'est après tout qu'un assemblage d'apparences, nous embrassons avec transport des ombres qui s'échappent de nos mains ou repoussent intérieurement notre amour, et que nous payons à la douleur un tribut de plus en onéreux à mesure que s'avance la fin de nos jours, ces obscurs Religieux, enchaînés au pied des autels, après avoir abdiqué les passions qui nous tourmentent, puisent par *leur conversation continuelle dans les Cieux*, (1) un avant-goût des délices après lesquelles ils soupirent.

Tu les déclares malheureux : et cependant, ils n'échangeraient pas leur sort contre le tien, parût-il cent fois plus prospère ! Lorsqu'à diverses époques, on a voulu rompre ces chaînes qu'ils s'étaient volontairement imposées, leurs protestations ont été unanimes : tous ont exprimé le vœu de vivre et de mourir à l'ombre des murs solitaires qu'ils avaient choisis pour être leur demeure avant d'être leur tombeau!

Tu les traites d'ignorants : leurs livres qui inondent les rayons de toutes les bibliothèques les vengent glorieusement de cette calomnie. Témoins irréprochables, ils déposent hautement de l'étendue de leur génie, et de l'universalité de leurs connaissances. Tu tentes de les flétrir de l'épithète de fainéants : méritent-ils cette qualification outrageante ceux qui ont planté la croix sur tous les rivages, ceux qui comptent dans leurs rangs les docteurs les plus éminents de l'Eglise, les plus vaillants athlétes de la foi, les premiers instituteurs de la jeunesse, les plus grands bienfaiteurs des peuples, les pionniers de l'Europe, les lumières des Conciles, les conseillers des rois, les fondateurs de tant d'institutions charitables, les apôtres de la civilisation et de l'Evangile, des théologiens, des philosophes, des orateurs, des poëtes, des artistes, des savants qui brillent parmi les gloires qui honorent le plus l'humanité!... On aura beau vouloir étouffer sa voix, l'Histoire parlera : jamais elle ne cessera de dire que dans les régions de la pensée comme sur la sphère que nous

(1) *Nostra conversatio est in cœlis.* St. Paul [Ep.]

habitons, nul esprit, nul conquérant n'alla plus loin que le dévouement ou la science des Ordres Religieux. Sous ce dernier rapport, St. Thomas les résume, et le retentissement de sa doctrine remplit encore l'univers.

Je t'entends redire à leur sujet ces paroles de Voltaire : "Faire un vœu pour toute sa vie, c'est se faire esclave." Mais quelle est la nature de ce vœu ? Serait-il forcé ? La liberté au contraire ne lui donne t-elle pas toute sa valeur, de telle sorte que s'il n'y avait pas de libre-arbitre, pas de consentement actuel et spontané, il n'y aurait point de vœu ?.. Et puis, ne peut-on pas contracter de plein gré un engagement pour toute la vie sans se faire esclave ? Le mari devient-il l'esclave de sa femme par le fait qu'il lui jure protection et fidélité inviolable ? La femme devient-elle l'esclave du mari par le fait qu'elle lui jure déférence et soumission ? Si oui, tous les rapports qui nous lient avec nos semblables, tous les devoirs qu'on est obligé de leur rendre, sont des servitudes contre lesquelles le sage devrait protester partout et toujours ! Si non, pourquoi alors juger différemment des rapports, des devoirs, des obligations bien plus nécessaires et bien plus sacrées qui nous lient à l'Etre Suprême ? Nous devons l'adorer, nous devons le servir, nous devons conformer, et notre esprit et notre cœur à ses préceptes : voilà l'abrégé de nos obligations envers le Créateur ; obligations qui dérivent de la nature des choses, que nous sentons gravées au fond de notre être, et qui sont été consignées par l'ordre de Dieu même dans les Saintes Ecritures. Ces obligations sont les mêmes pour tous, nul ne peut les enfreindre ou les omettre sans péché. Et pourtant, qui oserait soutenir que le Dieu qui a établi ces saintes lois, soit un tyran ? La raison, d'accord avec la foi, lui donne le doux nom de Père ; ce qu'il commande n'offre rien que de possible, de juste, de vrai et de bon ; il n'exige point ce qui est au-dessus de nos forces; sa grâce fortifie notre faiblesse, et elle coule, fontaine intarissable, avec d'autant plus d'abondance que nous en implorons plus vivement l'effusion. De notre côté, en obéissant à Dieu, sommes-nous donc des esclaves ? Créés libres à l'image de cet adorable modèle, nous sommes maîtres de nous-mêmes, de nos pensées et de nos actions. Mais c'est surtout quand nous nous appliquons à reproduire en nous les traits propres à completer dans notre âme la ressemblance divine que nous pouvons nous vanter de jouir dans toute sa plénitude de cette noble faculté du libre-arbitre qui est la règle, la loi de notre être. L'homme en se révoltant contre Dieu, perd sur lui-même et sur toutes choses l'empire qu'il refuse à son auteur, et il ne ressaisit cet empire qu'en se réconciliant avec le Ciel, et en se soumettant désormais à ses infaillibles décrets. Il y a une belle et grande vérité dans cet antique adage : "*Servir Dieu, c'est régner.*" Par conséquent, ceux qui, soucieux avant tout d'atteindre à la perfection évangélique pour être en communication plus directe et plus intime avec le Ciel, font à cet effet vœu de servir Dieu de la manière qui lui est la plus agréable, sont loin de se faire esclaves. En s'affranchissant de tous les liens qui les rattachaient à la terre, ils conquièrent le bien par excellence, cette royauté spirituelle, cette liberté pleine et entière des enfants de Dieu, que personne ne saurait leur ravir, car elle réside au plus profond de leur être, dans un sanctuaire impenétrable, visité de l'esprit seul de Dieu. Le détachement des voluptés terrestres, la résistance perpétuelle aux affections déréglées de la chair, la chasteté qui produit le calme des sens, agrandit, féconde et inspire le génie, le sacrifice de ce qu'il y a de plus doux, de plus énivrant pour le voluptueux disciple d'Epicure, sont en outre autant de degrés qui favorisent l'essor de la créature humaine vers le

Ciel. Sa pensée ne s'élève, l'horizon ne s'étend infini au dessus de sa tête que quand elle se détache d'elle-même et du monde.

Cependant, si malgré ces considérations qui ont bien leur valeur, tu persistes à répéter l'affirmation gratuite de Voltaire, tu admettras au moins que par leurs serments, les Religieux s'engagent à demeurer jusqu'à la mort de fidèles imitateurs du Christ, des serviteurs dévoués de la Majesté Suprême, en un mot, les esclaves du devoir. Sainte vocation que celle qui a pour objet de réduire en pratique non-seulement les préceptes, mais les conseils angéliques de l'Evangile! Sublime esclavage que celui qui consiste à se dévouer, à s'immoler à Dieu, corps et âme, pour l'aimer plus tendrement, l'adorer de plus près, et devenir ainsi plus digne des hommes, des anges et du Ciel!

Vraiment, y a-t-il là une soumission contrainte à un ordre de choses que n'approuverait pas la raison?

Depuis un siècle, avec tes pareils tu t'associes sans scrupule pour le mal: ne cherche donc pas à empêcher les autres de s'associer publiquement pour le bien!

Tu veux qu'ils sortent de leurs couvents, qu'ils abandonnent les autels, leurs pauvres et leurs malades, pour se mêler à nous, pour coudoyer avec indifférence nos vices et nos misères, pour redevenir comme nous, faibles et pêcheurs, et s'asseoir au foyer domestique dont tu bannis toi-même l'accord et la paix en brisant cette céleste harmonie de croyances qui constituait l'union, la force, le bonheur des époux! Ah! ne leur enlève pas leurs songes qui les bercent aux bras de la Religion dans l'espoir d'un avenir sans douleur et sans terme; laisse-leur leurs méditations sublimes, les divines extases qui les ravissent et les transportent au pied du crucifix! Leur âme, retrempée à ces sources mystérieuses et fortifiantes, ne sera que plus forte contre l'orage qui menace de tout engloutir; leur charité n'en sera que plus ardente pour soulager les maux qui réclament continuellement leurs secours. Si ce sont des rêves: que t'importe? As-tu des consolations qui les remplacent? Ne profane point ces vierges en leur inspirant le désir d'autres jouissances que celles qu'elles recherchent au sein de leur mère, l'Eglise. Honore ces anges gardiens de l'innocence, de la faiblesse et du repentir, qui ont accepté la pauvreté pour eux-mêmes afin d'en adoucir les rigueurs chez les autres; ces généreux soldats, ces héroïques Amazones de la milice fondée par Vincent de Paul; ces amis, ces promoteurs de l'éducation qui, dans les siècles les plus barbares, furent toujours fidèles au culte des lettres, et qui consument encore leurs nuits solitaires à la recherche du passé, à l'instruction du présent, priant Dieu d'accorder aux humains dans sa bonté un meilleur avenir!

En agir autrement serait un mal.

Ce serait un attentat criminel contre la liberté de conscience que tu revendiques pour toi-même, mais dont tu travailles ostensiblement à priver les autres. Ce serait une violation des droits de l'individu. Ce serait enfin un acte tyrannique et barbare. Quoi! après avoir proclamé que l'homme est libre, tu lui ôterais la liberté de se consacrer à Dieu! Libre de faire tout ce qui n'est pas interdit par la loi naturelle, il ne serait pas libre d'être plus que toi vertueux! Il ne serait pas libre de suivre cette impulsion secrète qui porte les natures supérieures vers le bien absolu! Ce n'est pas en détruisant la liberté morale ou religieuse que l'on peut créer la liberté politique. Le pire des despotismes est celui qui ose opprimer la conscience!

L'homme est né pour les cieux: pourquoi donc lui défendre de fuir ces plaisirs de la terre qui le détournent de sa fin, joies qui, passagères par nature, ne peuvent d'ailleurs le mettre en possession de cette félici-

té durable qu'il demande à tous les vents du ciel !

" Diras-tu, d'après le révolutionnaire Barnave, qu'ils s'obligent à des devoirs que la nature n'a pas prescrits, que la nature réprouve ?" Que t'importe encore, s'ils remplissent ces difficiles devoirs avec un zèle, une constance au-dessus de tout eloge !

Cet immense sacrifice que la religion exige de leurs cœurs est impossible aux hommes peut-être: mais tout est possible à Dieu, et il a promis l'abondance de ses grâces à ceux qui se vouent plus intimement à Lui. Les vestales savaient bien résister aux entraînements des sens même au sein de la corruption païenne. Le feu sacré que le Christianisme est venu allumer dans les âmes serait-ils moins pur, moins efficace que le feu de Vesta ?

Je vais plus loin ; lors même qu'elles n'auraient point d'autre effet que de démontrer pleinement par leurs exemples que la pratique de la perfection chrétienne n'est pas au-dessus des forces de la nature aidée de la grâce, les sociétés monastiques n'auraient pas moins une excellente raison de subsister au milieu des peuples chrétiens comme une censure vivante des faiblesses coupables, et comme un puissant encouragement à la vertu.

Cependant tu ne te contentes pas de vouloir leur ravir leur bienheureuse solitude, si bien faite pour parler à Dieu dans le silence des passions, tu convoites aussi leurs trésors, dons d'une piété charitable, ou fruits de travaux incessants.

Mais le droit de propriété n'existe-t-il pas pour eux comme pour nous ! Les dépouiller de leurs possessions si légitimement acquises, n'est-ce pas outrager également la justice et l'équité ? Ne serait-ce pas ébranler du même coup tous les fondements sur lesquels repose l'ordre social ? Ne serait-ce pas en un mot légitimer l'usurpation et autoriser le vol ?

" Ceci est à nous, c'est notre place au soleil ! " s'écrient ces pauvres Religieux. Or qu'as-tu à leur répondre ? Invoqueras-tu la raison d'Etat ? Mais l'existence des Religieux n'est certainement pas incompatible avec celle de l'Etat ; leurs droits ne portent nullement atteinte à ceux des gouvernements politiques. Parleras-tu des besoins de l'Etat ? Je crois que l'Etat n'a pas plus le droit de voler les particuliers ou les corporations que les particuliers n'ont le droit de se voler entre eux ; que vivant sur le crédit public, il ne saurait se passer d'honnêteté, cette chose excellente, qui est après tout la meilleure politique, *même* en matière de finances. Il ne doit point, ce nous semble, compter sur l'obéissance du sujet, si lui-même ne donne pas l'exemple de l'obéissance aux lois ; et s'il établit des lois iniques, spoliatrices, arbitraires, à quels terribles dangers ne s'expose-t-il point, sans compter le mépris écrasant qu'il s'attire !

D'un autre côté, il est prouvé par l'histoire que les domaines sécularisés ou confisqués ne rapportent guère à l'Etat. A part leur dépréciation qui est la suite inévitable de cette spoliation dont personne parmi les honnêtes gens ne voudrait se rendre complice en contractant pour l'achat ou la vente de ces biens soit-disant nationaux, enlevés de haute lutte à leurs propriétaires : les frais d'administration en absorbent presque la totalité des revenus.

Serait ce plutôt parce que la propriété ecclésiastique est la plus sacrée, la plus légitime de toutes, qu'en dépit de tous les intérêts et de tous les principes, on étendrait sur elle une main sacrilége ? Fait incontestable, l'impiété gouvernante ne respecte rien, elle oublie même le soin de sa propre conservation dès qu'il s'agit de faire peser son pouvoir ennemi sur les gouvernés qui touchent de plus près à cette Eglise contre laquelle elle a juré le serment d'Annibal contre Rome.

Philosophe, voilà donc à quoi se réduit la valeur de tes arguments con-

-tre la vie monacale, ses disciples et ses institutions. A ces déclamations vagues, à ces brûlantes invectives, à ces mensonges éhontés, à ces audacieuses calomnies qui débordent comme un torrent de ta plume pour couvrir de fiel et de boue les pieux lévites du sanctuaire, j'ai opposé l'antidote du raisonnement et les enseignements de l'histoire. Je les ai vengés des injustes reproches dont tu les a poursuivis sans cesse; j'ai rappelé les précieux services que nous leur devons, et que nous ne pouvons reléguer dans l'oubli sans nous rendre doublement coupables, coupables d'injustice et coupables d'ingratitude.

Et quel crime ont-ils commis pour mériter ta haine, pour que désormais il leur serait interdit de couler le reste de leurs jours dans l'enceinte des saints lieux? Interroge les indigents qui périraient de désespoir et de faim sous tes yeux, s'ils n'avaient pour patrimoine cette multitude d'hospices où ils trouvent du pain et des consolateurs. Demande à ces vieillards dénués de tout, quels ont été leurs soutiens, à ces jeunes gens nés dans la pauvreté, qui leur fournit gratuitement une éducation propre à leur ouvrir les carrières les plus brillantes, à ces orphelines qui les a sauvees d'un déshonneur pire que la misère, pire que la mort, à ces pauvres mères chargées de famille qui a nourri, élevé, placé leurs enfants. Tu prévois leur réponse. Alors, pourquoi donc accuser les associations religieuses d'être un pesant fardeau pour l'Etat tandis qu'en réalité, elles tiennent lieu dans les pays catholiques d'un impôt vraiment énorme, grâce aux bienfaits qu'elles répandent sans rétribution sur toutes les classes de la société, et particulièrement sur les classes indigentes? N'est-ce pas depuis la destruction dés Ordres Réguliers en Angleterre que la plaie du paupérisme y exerce tant de ravages, à tel point que la taxe des pauvres, instituée sous les rois protestants, est devenue le tribut le plus lourd de la Grande Bretagne?

Mais que t'importent les misères du bas peuple, que t'importent les douloureuses leçons du passé, que t'importent toutes les notions du juste et de l'honnête, pourvu que tu puisses mettre sur le pavé des milliers de créatures humaines qui ne se sont jamais lassées de faire le bien, et qui ne t'ont fait assurement aucun mal!

Tu veux les jeter nues, sans ressources, sans protection, sans asile dans ce désert du monde que tes prédécesseurs ont déparé du peu de verdure, des quelques fleurs qui l'ornaient, sans doute pour leur faire expier ainsi leur attachement inébranlable à l'Homme-Dieu et à l'Eglise, son immortelle création! Car, tu le sais, toutes tes tentatives impies seront vaines, tant qu'il y aura une Sœur de Charité au chevet des malades et un prêtre à la tribune de Dieu pour apprendre à l'homme à bien vivre et à bien mourir!

Mais qui donc remplacera la Sœur de Charité au chevet des malades? Qui donnera un berceau à ces innombrables enfants de l'amour ou de l'adultère, privés de soins, voués fatalement à la tombe? Qui nous persuadera à nous chrétiens vulgaires, si enclins par une loi fatale de notre organisation et aussi de l'organisme social, à haïr, à tourmenter ou avilir nos semblables, qui nous persuadera qu'il faut aimer, servir Dieu et le prochain; qu'il faut pardonner aux méchants tout le mal qu'ils nous causent, et leur rendre en retour tout le bien dont nous sommes capables? Qui apprendra aux uns à porter dignement le poids de l'indigence, et aux autres à verser charitablement dans le sein des pauvres le surplus de leurs richesses? Qui instruira, qui civilisera les sauvages? Qui évangélisera les infidèles et les barbares? Qui veillera sur nous comme sur un dépôt inviolable confié par la Providence, qui nous préservera de la redoutable contagion du scandale par l'exemple perpétuel de la sainteté? Que devien-

drions-nous entre les mains d'un pouvoir bientôt oppresseur, s'il n'y avait plus personne sur la terre pour faire entendre aux puissants la voix indépendante de la vérité, et les austères avertissements du devoir ?

Sublime génie qui prétends tout perfectionner en faisant tomber tout en ruines ; qui te vantes de posséder la vraie solution du problême de l'existence, que tu poses sur une négation et un mensonge : le néant et le plaisir ; qui t'affirmes le régénérateur et le guide du genre humain : de grâce, revêles-nous ce que tu as découvert pour mettre à la place de ce nombre prodigieux de monuments et d'institutions de bienfaisance sortis des entrailles de l'Eglise, et qui forment, pour ainsi dire, les diaments de la royale couronne de la Charité. La Charité, l'élément le plus nécessaire de la vie sociale, la Charité restera ensevelie sous les décombres de ces édifices et de ces sociétés bienfaisantes, s'ils disparaissent un jour dans la tempête universelle suscitée par la Révolution, fille du philosophisme moderne. Ce jour-là, l'humanité souffrante devra perdre l'espérance. Nulle brise éthérée ne passera plus sur son front, nulle parole amie ne relèvera son courage abattu en lui disant d'espérer. Vainement fixera-t-elle tous les points de l'horizon pour voir arriver le secours : le secours ne viendra pas. Car la Charité sera morte, et la fraternité avec elle ; et l'égoïsme philosophique qui leur aura succédé ne connaît pas la pitié !

Philosophe, tu nous ordonnes, au nom de la raison, de vider nos monastères, de fermer nos temples : montre-nous ton autel ? Tu n'en élèves pas : les signes extérieurs d'une croyance intérieure te déplaisent. Mais il nous en faut un, puisque nous avons besoin d'implorer l'Etre Suprême et de lui décerner les hommages auxquels il a droit. Comment pourrions-nous être vertueux sans religion, lorsque déjà pleins de foi et pénétrés de crainte à la pensée des châtiments divins, nous ne laissons point que de sacrifier souvent aux passions tumultueuses qui se disputent notre cœur ? Comment pourrions-nous être agréables à Dieu si, au lieu de lui témoigner notre reconnaissance et de lui exposer nos besoins au moyen du culte qu'il a lui-même établi, nous oublions sa mémoire, nous fuyons en quelque sorte sa présence pour être plus libres de suivre ce courant trop rapide qui nous emporte malgré nous loin de Lui ?....

Tes lois morales dans leur ensemble sont fort belles. Je n'ignore pas que le Christianisme a renouvelé le domaine de la morale, et que tout en l'insultant du haut de tes dédains, tu as profité de sa doctrine sur la nature de l'homme, Mais réponds : où est la consécration de tes lois ?

L'éternité des peines t'épouvante, et tu te hâtes d'écarter ce frein qui réprime pourtant plus de crimes que la justice humaine n'en eut jamais à punir. L'âme, à tes yeux, n'est qu'une lumière qui s'éteint à la mort pour toujours, un souffle qui expire, un principe subtil confondu avec les organes, et comme eux destiné à périr sans retour dans la nuit du tombeau, ou bien, une substance mystérieuse, indéfinissable, qui échappe à toute analyse, et sur laquelle il est impossible d'entretenir une opinion arrêtée. Pour toi la vie future est un rêve de l'imagination qui finit par ajouter foi à ses propres chimères, Dieu un être infini qui n'a rien de commun avec nous ; l'homme une création, un produit d'une matière éternelle qui frappe les sens par ses phénomènes, mais qui se dérobe par sa nature aux conceptions de l'esprit.

Ce peu de mots résume toute ta métaphysique qui conclut finalement au doute universel.

Or, avec de semblables données sur ce qui doit déterminer dans un sens ou dans l'autre notre règle de conduite, ta

morale aurait beau être meilleure encore qu'elle ne paraît dans la forme, elle ne séduira ni ne convertira personne. Elle ne diminuera pas la somme des vices ni n'augmentera la somme des vertus. Bref, elle sera nulle et de nul effet, une véritable utopie, parcequ'elle part de principes essentiellement mauvais, radicalement faux, et qu'elle manque tout-à-la fois de base et de sanction.

Parlerai-je maintenant de ce vague idéal de la philosophie rationaliste, que tu exaltes jusqu'aux nues sous le nom de religion naturelle, nom aussi indéterminé, aussi difficile à saisir et à définir que la chose qu'il exprime ? Cette prétendue religion, en quoi consiste-elle ? Possède-t-elle un symbole particulier, un corps complet de doctrine, qui la distinguent des autres formules religieuses, et lui donnent quelques droits au titre dont elle se pare ? Résout-elle tous les grands problêmes dont dépendent les destinées de l'humanité? Où sont ses dogmes, sa discipline, son autorité, et ses moyens d'action ? Une religion, quelle qu'elle soit, ne saurait exister et se maintenir sans ces divers éléments. Est-elle de nature à répondre à toutes les nécessités du temps et de l'espace, à satisfaire tous les besoins de l'homme à travers tous les rapports, tous les états, tous les assujettissements de sa condition morale et matérielle ; et à le conduire infailliblement à la possession des biens immuables auxquels il aspire? Offre-t-elle enfin ces caractères d'unité, d'universalité, de sainteté, de convenance parfaite et de vérité absolue, par lesquels on peut reconnaître l'œuvre de Dieu de l'œuvre des hommes, en sorte que chacun en l'examinant devra s'écrier "Cela est divin, cette religion vient de Dieu : c'est la seule qui mérite nos suffrages?" On est forcé de répondre négativement à toutes ces questions qui, du reste, ne rencontrent une réponse satisfaisante que dans la Religion Catholique suprême, invariable, perpétuelle, unique et céleste expression de la vérité sur tout ce qui tient à l'ordre spirituel.

Philosophe, de quel droit viens-tu donc affirmer que le monde s'est trompé jusqu'ici sur tout ce qu'il lui importe de savoir, de croire et d'espérer ? De quel droit viens-tu prononcer la fin de l'ère chrétienne, et le commencement d'une ére plus fertile en miracles qui daterait de 89, à compter de l'époque qui a vu l'épouvantable victoire remportée par les fils de Voltaire sur les fils de la Croix ? De quel droit, méprisable sophiste, viens-tu t'annoncer comme un réformateur appelé à fonder quelque chose de plus grand que Jésus-Christ ? Il n'est pas un de ces systèmes que tu prends et quittes tour-à-tour, qui ne remonte en droite ligne à Aristote, Epicure, Zénon ou Platon ; il ne te reste pas même le plaisir d'innover dans ce vaste champ de l'erreur exploré depuis des siècles en tous sens : Et quelle dégradation, quelle tyrannie, quel affreux esclavage auraient pesé sur la majeure partie de la race humaine, si les sages problématiques qui t'ont tracé le chemin avaient pu imposer à la société leurs détestables rêveries !

Cette civilisation moderne calquée sur la civilisation païenne, dont tu es l'initiateur et l'apôtre, quelle horreur doit-elle soulever, avec quelle rigueur faut-il la juger quand on contemple les fruits déplorables qu'elle a produits surtout de nos jours ! Le matérialisme est son dernier mot : et le matérialisme avec son cortège de sang et de boue menace l'Europe d'une nouvelle invasion de barbares. La Révolution est son instrument : et la Révolution ne marche plus, elle vole d'une extrémité à l'autre de l'Europe, étouffant dans ses bras déicides les religions et les patries pour ne plus laisser parmi les nations que l'égalité dans la misère, la liberté dans l'anarchie, la fraternité dans la mort. La guerre est partout, dans les idées et dans les faits : et partout l'incrédulité fait entendre des chants de triomphe.

Voilà ton œuvre ! philosophe ; voilà ton œuvre !......Et tu oses nous convier à prendre part à ces infâmes

saturnales !......En nous, disciples d'un Dieu crucifié, à toutes les époques de l'histoire, l'Europe a trouvé quand elle l'a voulu, des sauveurs et des martyrs ; mais jamais, non, jamais parmi nous elle ne comptera de démolisseurs ni de bourreaux ! La Révolution s'est faite athée, et elle s'en vante : elle a biffé Dieu dans son sanhédrin infernal ; elle ne craint plus rien sur la terre, plus rien dans le Ciel ; et son audace croissant avec ses succès inouis, elle brave les rois sur leur trône, le prêtre à l'autel, le juge dans son tribunal, Dieu même dans sa redoutable éternité ! (1) D'une main elle agite une torche, de l'autre elle brandit un poignard : elle portera le fer et le feu aux quatre coins de l'univers, si tous ne se hâtent de se prosterner à ses pieds. Tel le poëte peint le génie du mal s'échappant de l'abîme pour tourmenter les humains. Il surgit tout-à-coup à la surface du globe, sème de tous côtés la dévastation et le deuil ; puis, promenant un regard satisfait sur les ruines qu'il a faites, il s'abîme ensuite dans la nuit éternelle.

Philosophe, la société européenne t'a trop applaudi. Fascinée par le charme décevant de ta parole vive et légère, elle n'a su ni conjurer ni prévoir les orages qu'allaient faire éclater tes désolantes doctrines. Pour te suivre, elle s'est aveuglément plongée dans un gouffre. Une expérience séculaire lui a enfin appris à se défier de toi. Puisse-t-elle abandonner sans retour tout ce qui l'éloignant de la Religion, l'empêche d'arriver à la sécurité, à la paix et au bonheur. Assez longtemps tu as excité le peuple à la révolte tout en flattant les tyrans ; assez longtemps tu as prêché le mépris de l'autorité civile et religieuse, tout en dissimulant ta pensée sous un masque hypocrite ; assez longtemps tu as désigné le Christianisme comme l'éteignoir de la raison et le tombeau des hommes libres ; nous ne voulons plus de toi. Nous voulons être à Dieu, notre Maître, et à l'Eglise notre Mère. Elle a des remèdes pour tous les maux, du baume pour toutes les douleurs, des consolations pour toutes les infortunes. En échange du repentir, elle nous accordera le pardon, et déjà elle nous prodigue l'espérance. Tandis que toi, secoué par tous les vents du doute sur cette mer orageuse des opinions humaines dont tu cherches vainement le port, sujet à ce mortel ennui que créent le vague et l'incertitude de ses destinées, tu effacerais bientôt de nos âmes en les façonnant sur la tienne, tous les traits par lesquels on y reconnaît encore l'empreinte de la main divine.

Laisse-nous donc avec notre Dieu et notre foi, avec nos églises, nos cloîtres et nos hôpitaux, avec nos œuvres de charité et notre amour du sacrifice ; laisse-nous avec nos déceptions passagères et nos immortelles espérances!

---

(1) L'instruction nous a rendus sceptiques......Nous ne croyons pas à Dieu. La Révolution de 1871 est athée......... Nous menons sans prière nos morts à la fosse et nos femmes à l'amour. Nos mères, nos filles n'iront plus s'agenouiller balbutiantes dans l'ombre de vos confessionnaux...... Prenez-garde aux colères du peuple !...... il ne resterait pas une pierre debout de vos églises, et le peuple mettrait votre chair jaune en lambeaux......... Et ne nous parlez pas de Dieu. Le Croquemitaine ne nous effraie plus. Il y a trop longtemps qu'il n'est qu'un motif à pillage et à assassinat...... Nous biffons Dieu.. Nos balles ne s'aplatiront plus sur des scapulaires, pas une voix ne s'élèvera pour nous maudire le jour où l'on fusillera l'archevêque Darboy." Voilà les invectives et les blasphèmes éhontés que nous lisons dans l'un des organes les plus accrédités de cette satanique Commune de Paris, qui eut le tort d'être implacablement logique avec les principes de la Révolution, et de tirer toutes les conclusions pratiques des monstrueuses théories de la philosophie incrédule.

